

CHAPITRE 14

TOUS LES CHEMINS MÈNENT À LA PRISON

Deux ans s'étaient écoulés...

ThuVan avait parcouru tout le pays du Nord au Sud et du Sud au Nord. Elle avait visité à peu près cinq cents camps de détention disséminés dans le pays. Cependant elle ne trouvait nulle part trace de VanTruong.¹

En déplacements et en pots de vin aux gardiens de prison, elle avait dépensé tout son argent.

Les prisons n'étaient pas organisées, n'avaient pas de liste nominative des prisonniers, de statuts judiciaires, de précision sur la nature de la culpabilité. N'importe quel cadre communiste avait le droit d'arrêter et de mettre en prison un citoyen du Sud avec le motif «soupçonné d'être Américain Nguy». Alors qu'en réalité, il s'agissait de s'emparer de sa maison et de ses biens. Ce qui donnait lieu à des arrestations désordonnées, sans discernement, arbitraires.

Le peuple n'avait pas le droit de faire de réclamations. En outre, vous ne saviez pas où se trouvaient détenus vos proches parents pour adresser votre enquête à l'échelon supérieur.

¹ Dans tout le pays il y avait plus de 500 camps de détention créés depuis l'accaparement du Sud. Il y avait environ un million de prisonniers: Officiers, fonctionnaires, professeurs, médecins, écrivains, artistes, vedettes, journalistes, nantis, personnalité etc...

D'ailleurs, souvent même le gouvernement communiste ne retrouvait pas votre détenu.

C'était ainsi que les directeurs de prison tenaient dans leurs mains le droit de vie ou de mort des prisonniers.

Les victimes qui ont la chance d'entrer en relation avec leur famille et qui, par le truchement de cette dernière, peuvent graisser la patte aux directeurs, sont moins malmenées et parfois susceptibles d'être libérées.

La concussion est générale. Elle atteint un stade jamais vu auparavant ni dans la société vietnamienne ni dans les autres pays. Les lois et les règlements institués par le gouvernement communiste sont si sévères, si cruels, que la population pour se déplacer ou pour faire quoi que ce soit est obligée de recourir à la concussion.

Par exemple ThuVan, voulant quitter Saigon pour une quelconque province, devait avoir une autorisation, pour laquelle elle était obligée de glisser la pièce au cadre qui devait la délivrer. Sans cela, elle risquait de ne pas sortir de sa maison.

En cours de route, si elle était inspectée par les soldats, il lui fallait les acheter pour ne pas être arrêtée.

De même, dans les camps de détention, si elle désirait avoir des nouvelles de son fils, il fallait qu'elle s'adressât au directeur de la prison moyennant un pot-de-vin.

Toutes les usines, toutes les fabriques, toutes les entreprises publiques ou privées se fermaient faute d'ingénieurs, de techniciens, d'ouvriers spécialisés, qui étaient emprisonnés.

Les ouvriers et les cadres communistes, étant ignares, ils n'avaient ni la capacité ni la compétence pour diriger des industries équipées de machines modernes.

Si bien que, toutes les branches de production étant arrêtées, l'économie du pays périclitait au point devenir agonisante.

Le Sud est un pays essentiellement agricole. Les rizières sont fertiles, immenses. Cependant depuis que les communistes se sont emparés du pouvoir, le niveau de la production s'est effondré.

Ce jour-là, ThuVan revenait à Mytho visiter le tombeau de ses parents.

À sa descente du car, elle vit soudain l'ex-concierge de l'école avec un autre homme en train de tresser des corbeilles en bambou. Tout à la joie de cette rencontre, il lui présenta son propre frère.

Se rappelant qu'il lui avait dit, il y a quelques années, qu'il regagnerait son village natal pour cultiver les rizières avec son frère, ThuVan étonnée, lui demanda:

- Est-ce que vous avez abandonné votre métier de riziculteur?

- Chère Madame! Autrefois l'agriculteur cultivait et plantait librement les rizières qu'il louait aux propriétaires fonciers. Bien qu'il eût à payer le fermage, les impôts, bien que le propriétaire le dépouillât, il lui restait quand même un peu de revenu pour vivre. Les arbres fruitiers, les cultures secondaires que l'agriculteur plantait sur le lopin de terre loué, il en profitait ou les vendait comme il voulait. C'est pourquoi dans ce temps-là il pouvait vivre même pauvrement.

Depuis que le gouvernement communiste administre le pays, les rizières, les champs, les terres appartiennent à l'Etat. Bien sûr, qui veut cultiver ou planter ne doit pas payer de fermage à l'Etat. Il y a eu des familles avides qui ont fait de gros efforts pour cultiver beaucoup, mais personne ne se

doutait qu'au jour de la moisson les voitures de l'administration viendraient transporter toute la récolte sans rien leur laisser.

À la campagne, le paysan habituellement plantait quelques planches de légumes, quelques fruitiers... Aujourd'hui tout, que ce soient les arbres fruitiers ou les cultures secondaires, appartient au gouvernement. Le peuple ne peut ni profiter, ni disposer de ce qu'il plante.

Ne parlons pas de l'élevage. Si vous élevez quelques volailles, elles appartiennent aussi à l'administration. Le nombre d'œufs pondus, le nombre de poussins éclos est contrôlé. Si par inadvertance un poussin meurt, le propriétaire doit en faire rapport et présenter le cadavre au cadre-chef du village. Est passible d'emprisonnement celui qui a tué en cachette un poulet pour consommer, ou se nourrit secrètement des légumes et des fruits qu'il a plantés.

C'est pour cette raison que la vie du riziculteur d'aujourd'hui est mille fois plus dure et malheureuse que du temps où on louait les rizières au propriétaire foncier.

Nous avons pu vivre grâce aux poissons, au coquillage des fleuves. Nous avons vécu aussi des grenouilles, des serpents, des rats des champs. Quant aux légumes, nous consommions ceux qui poussent comme l'herbe dans la nature. Bref, nous vivions de ce que le gouvernement dédaigne. Mais nous sommes condamnés à mourir le jour où tout cela n'existera plus.

Fronçant les sourcils Thu Van demanda:

- Ainsi les agriculteurs désertent aujourd'hui les rizières?

Le concierge riait d'un ton amer:

- Evidemment il n'y a personne qui aime travailler pour le roi de Prusse. Au début, personne ne le savait. Tout le

monde venait au village demander, sur contrats signés, l'attribution de terres. On ne se doutait pas que ces contrats devenaient des reconnaissances de dette.

Alors chaque agriculteur est obligé de cultiver son lot. S'il la laisse en friche il va en prison. En un mot, on travaille «à l'œil» pour le gouvernement. Malgré cela, la production baisse très sensiblement parce que personne ne veut plus se donner de mal.

ThuVan se disait en elle-même:

«En définitive, les communistes ont leurré toutes les classes sociales. À présent le monde des agriculteurs en voit clairement le vrai visage du communisme. Mais c'est déjà trop tard! Leur paradis s'est écroulé. Les pauvres sous le régime communiste ont déjà les yeux ouverts».

Elle lui demanda:

- Vous et votre frère ne cultivez donc pas les rizières du gouvernement pour tresser ainsi des corbeilles?

- Comme je vous disais, ceux qui ont déjà reçu des terres en métayage, n'osent pas les laisser en friche. Nous avons cultivé notre part. La récolte terminée, le gouvernement nous a tout pris. Alors, nous sommes allés dans la forêt abattre des bambous. Nous tressons des corbeilles, les vendons au marché. C'est notre moyen de gagner quelques sous, pour le moment.

ThuVan réfléchissait tout en soupirant:

- Le gouvernement prend et pille tout. Cependant il est toujours pauvre. Où sont donc parties les richesses? Seraient-elles allées dans les poches des dirigeants au pouvoir?

Tout à coup, le concierge s'approcha de ThuVan et lui chuchota à l'oreille:

- Nous allons chercher un moyen de nous enfuir. En restant ici, nous ne savons pas quand nous irons en prison et nous ne ferons que traîner en longueur notre vie de bêtes de somme. Il vaut mieux partir.

ThuVan n'était nullement étonnée par la décision du concierge de quitter le pays. Maintenant le monde comprend pourquoi dans la foule qui a fui le communisme il y a aussi beaucoup d'ouvriers et de paysans.

Leur évasion sera le meilleur témoignage pour que les pays en voie de développement du monde libre se réveillent enfin et cessent de rêver du paradis marxiste.

Elle faisait semblant de lui demander:

- Est-ce que vraiment vous souhaitez quitter le pays?

- Je suis certain qu'il n'y a pas un peuple au monde qui aime abandonner sa patrie et je suis sûr que les Vietnamiens qui vivent présentement à l'étranger souffrent d'avoir dû quitter leur pays.

Il s'arrêta un moment et regarda rêveusement l'horizon lointain en disant à voix basse:

- Si maintenant, j'apprenais qu'il y a ici un mouvement de résistance militaire, j'abandonnerais ma décision de partir. Savez-vous, Madame, que notre peuple espère en ce moment que la guerre va recommencer? Chaque fois qu'ils entendent un coup de fusil les gens espèrent que les Américains reviennent nous sauver! Il n'y a jamais eu une époque comme celle-ci, où le peuple en entendant un coup de fusil se sent heureux.

La confiance du concierge arrachait des larmes à ThuVan! Du tréfonds de son âme s'éleva soudain un cri déchirant:

- Pitié pour notre peuple! Sur cette terre, il n'y a pas de peuple qui souhaite la guerre! Il n'y a pas de raison pour qu'après trente ans d'affrontements sanglants, notre peuple rêve encore de vivre sous les bombes et au milieu des explosions! Si ce n'est simplement parce que la paix qu'on lui a offerte ressemble davantage à cet agglomérat de gangues serrées par le marteau et faucille des communistes jusqu'au risque d'étranglement mortel. Ainsi il ne peut ni parler, ni crier, ni gémir. Il ne lui reste que les oreilles pour espérer entendre le coup de fusil «libérateur».

S'apercevant tout à coup qu'elle pleurait, le concierge inquiet, demanda:

- Est-ce que j'ai dit quelque chose qui vous a fait de la peine? Excusez-moi!

Secouant la tête, ThuVan sécha ses larmes et prit l'argent dans son porte-monnaie:

- Je vous offre un peu d'argent, prenez-le!

Le concierge ne le prit pas et répondit d'une voix émue:

- Cette fois-ci, je ne peux pas accepter votre bonté. Car aujourd'hui tout le monde est pareillement pauvre et malheureux.

- C'est vrai! Moi aussi, je n'ai plus rien! Toutefois je m'efforce de vivre pour rechercher mon fils. Je l'ai cherché dans presque cinq cent camps de détention. Partout, partout, j'ai vu des prisonniers décharnés, squelettiques, la peau collée aux os, les yeux profondément enfoncés dans l'orbite comme ceux d'un cadavre. Mais de quoi étaient-ils coupables? S'ils maltraitent les militaires de l'ancien régime, passe encore! Mais emprisonner et malmener les médecins, les professeurs, les étudiants, les fonctionnaires, les écrivains, les lettrés, les religieux, les artistes... parce qu'ils vivaient et respiraient

autrefois dans un pays de liberté et qu'ils n'étaient pas pauvres et ignorants comme le peuple du Nord, est absolument scandaleux et révoltant!

Ceci étant dit, elle mit l'argent dans la main du concierge:

- Prenez-le! Et faites-moi cadeau d'une corbeille.

Content, le concierge accepta l'argent et remit à ThuVan une jolie corbeille.

Elle dit adieu aux deux hommes et prit un taxi pour se rendre au cimetière de l'église où est enterrée sa mère.

Elle ne s'attendait pas à y trouver des tombeaux éventrés; on était en train d'y construire des maisons.

Elle entra à l'église et vit le jardinier. Ce dernier lui apprit que le gouvernement avait emmené l'ancien curé loin d'ici et qu'un nouveau prêtre dirigeait la paroisse. Mais il n'y a pas beaucoup des fidèles à la messe. Les cadres militaires communistes démolissent les tombeaux et prennent les matériaux pour construire leurs maisons. Ils vont même jusqu'à déterrer les cadavres pour chercher des bijoux ou des couronnes et des bridges en or.

ThuVan ne pouvait pas imaginer une chose pareille!

Elle quitta le jardinier, bouleversée. Elle se disait:

- Si la tombe de ma mère située dans un cimetière est creusée, comment doit-être le tombeau de mon père sis dans notre jardin? Les communistes certainement ne le laisseront pas en paix! Oh! Il n'y a pas d'époque plus affligeante!

ThuVan mélancolique, errait sur la grande route depuis un moment, quand, tout à coup, elle se rappela le couple Ly Chau, deux bons amis, qui l'avaient accueillie dans leur hôtel à Cantho.

Elle se souvenait encore que la patronne du café lui avait dit que les Ly, après la confiscation de leur hôtel, étaient retournés à Mytho vivre avec leurs parents.

ThuVan avait bien noté l'adresse de Ly Chau sur le carnet. Cependant elle l'avait perdue lors de son emprisonnement à Cantho. Elle se rappelait encore vaguement qu'ils habitaient rue Tu Do, No. 2 ou 22.

Comme elle n'était pas très loin du marché, elle alla y acheter quelques fruits et un bouquet de fleurs. Et à pied elle se dirigea vers la rue Tu Do.

Arrivée au No 2, elle regarda par la porte d'entrée et vit un homme d'une soixante d'années en train de remuer la terre de son jardin. À haute voix elle demanda:

- Monsieur, cette maison est bien celle de Monsieur Ly, le père de Monsieur Ly Chau?

L'homme se retourna et la regarda avec deux yeux pleins de tristesse:

- Pourquoi cherchez-vous mon fils?

Très contente ThuVan répondit:

- Monsieur, je suis son ancienne camarade de classe. Je suis la fille du proviseur de Lycée Tran Van.

L'homme, fébrilement, s'empressa d'ouvrir la porte et l'invita à entrer.

- Ah! Vous êtes la fille de Monsieur le proviseur? J'ai beaucoup d'admiration pour votre père. Entrez donc s'il vous plaît.

ThuVan le suivit au salon. Il alla se laver les mains et revint s'asseoir en face d'elle:

- Vous devez sûrement avoir su que mon père a été condamné à mort par un tribunal communiste? demanda ThuVan.

- Je savais cela. Mais, en dehors de Monsieur le proviseur, vous n'avez plus personne dans la famille?

- J'avais seulement mon père et un fils. Mon père est mort, mon fils a disparu. Aussi, à présent, je n'ai plus personne!

- Et votre mari?

ThuVan baissa la tête:

- Il est mort aussi, répondit-elle faiblement.

Monsieur Ly la regarda avec des yeux pleins de pitié. Après un moment de silence il demanda:

- Pourquoi désirez-vous rencontrer mon fils?

- Je voulais simplement rendre visite à Chau et à sa femme, leur offrir quelques fleurs et quelques fruits.

Elle se leva aussitôt et remit au maître de céans les fleurs et les fruits:

- Si votre fils n'est pas là, ayez l'amabilité, Monsieur, de les lui remettre.

Monsieur Ly n'accepta rien mais dit, tout ému:

- Mon fils est mort.

Ce fut pour ThuVan comme un coup de tonnerre. Elle défaillit et laissa tomber la corbeille de fruits. Monsieur Ly les ramassa et les remit dans la corbeille tandis que ThuVan restait immobile, épouvantée.

Au bout d'un instant, d'une voix brisée par l'émotion elle demanda:

- Veuillez, Monsieur, me faire savoir dans quelle circonstance il est mort. Est-ce que les communistes l'ont tué? Et Madame Ly Chau?

- Sa femme est morte aussi.

- Oh! Non! Ce n'est pas possible!

- Ils n'ont pas été tués par les communistes. Mais, en réfléchissant bien, c'est à cause d'eux!

Sachant qu'elle était fort intriguée, le père de Ly Chau lui relata tout de suite les faits:

- Voilà, après la confiscation de l'hôtel par le gouvernement ils revinrent vivre avec nous pendant un an. Un ami est venu les inciter à fuir à l'étranger. Ils s'embarquèrent du côté de la province RachGia. Ils purent échapper non sans mal aux patrouilles communistes et arrivèrent dans les eaux territoriales de la Thaïlande. Ce jour-là, c'était le 3^e jour, il n'y avait plus de provisions ni d'eau sur le bateau. Tout à coup ils virent de loin un bateau venir dans leur direction. Tout le monde pensait avec joie que c'était un sauveur. Or c'était un bateau de pirates. Ceux-ci prirent d'assaut le bateau, dépouillèrent tout le monde et amenèrent les belles femmes avec les jeunes filles. La femme de Ly Chau était dans la prise. Chau fut impuissant à la sauver. Alors trop malheureux et désespéré, il se jeta à la mer. Sa femme voulait l'imiter mais elle ne le put. Ensuite, les pirates débarquèrent tout le monde sur une île où, à tour de rôle, ils violèrent les femmes et les filles. La femme de Ly Chau profitant de leur inattention, se suicida en cognant sa tête contre un rocher². Ceux qui avaient été pris par les pirates furent délivrés plus tard par la police thaïlandaise. Trois mois après, un compagnon de voyage de

² Cet événement authentique provoqua une émotion profonde chez les réfugiés Vietnamiens.

Chau nous a tout raconté dans une lettre expédiée de France. Ma femme cardiaque, très peinée par la fin dramatique de notre fils et de notre bru, est décédée dans les mois suivants de sa maladie de cœur.

ThuVan poussa un cri:

- O mon Dieu! Épargné notre peuple! O ciel! Pourquoi mes compatriotes doivent ils supporter infortunes après infortunes?

Après un moment d'émotion, elle raconta:

- J'ai une amie très chère du nom de LanMai. Les communistes ont arrêté son mari, agent de police. Ils ont confisqué tous les biens, sa maison, chassé sa femme et ses deux filles. Mon amie et les filles vinrent habiter chez moi. Huit mois après, elle retrouva son mari détenu au camp de détention «Suoi Mau» (Source de sang) dans la province Bien Hoa. Il lui raconta qu'il était gravement malade parce que tous les jours on le torturait. Chaque jour le prisonnier doit faire la déclaration de ses crimes et chaque jour il lui faut en ajouter un nouveau. Si le prisonnier ne peut pas trouver un nouveau crime on l'enferme dans un grand fut qui servait autrefois à livrer de l'essence. Il est exposé au soleil à 40 degrés. À cette température, le prisonnier perd petit à petit conscience en criant et en vociférant³. Mon amie a pu contacter son mari deux fois. Puis un jour elle apprit sa mort.

Monsieur Ly soupira. ThuVan poursuivit:

- À quelques temps de là, mon amie et ses deux filles s'enfuirent à l'étranger. Elles arrivèrent avec mille difficultés, comme Chau, à s'échapper du filet communiste. Parvenu dans le golfe du Siam, leur bateau a été aussi victime des pirates.

³ Cet événement authentique provoqua une émotion profonde chez les Vietnamiens.

Les belles femmes et les jeunes filles ont été emmenées. Ses deux filles furent prises, violées, et vendues ensuite à un bordel à Bangkok, où la matrone les traitait d'une façon inhumaine et les obligeait à recevoir des clients. Après le travail elles étaient enfermées dans une chambre close comme une prison. Par la suite, un Américain, membre du Commissariat International aux réfugiés, ayant été informé du fait, les a délivrées ainsi que d'autres victimes⁴. Actuellement mon amie et ses deux filles vivent aux Etats-Unis. Mais une des filles est hospitalisée dans un hôpital psychiatrique à cause de l'épouvante qu'elle a vécue, du viol qu'elle a subi et des mauvais traitements endurés au bordel.

ThuVan ne pouvait pas s'empêcher de pleurer en racontant le douloureux calvaire de LanMai, My et Lien qui vivaient avec elle pendant deux ans. Elles s'aimaient comme si elles étaient du même sang. Il faut avouer que grâce à elles que ThuVan avait pu traverser sa crise morale, elle avait eu assez d'énergie pour continuer à vivre et à rechercher VanTruong.

LanMai avait été une mère pour elle. C'est grâce à elle qu'elle avait pu sauver son argent. En effet, quelques temps après la chute de Saïgon, le gouvernement communiste avait émis de nouveaux billets. Une piastre nouvelle s'était échangé contre 500 piastres anciennes et chaque famille avait pu changer 200.000 piastres anciennes. Ceux qui en avaient plus, n'avaient plus qu'à les détruire.

⁴ D'après les statistiques depuis 1976, il y a environ 6000 femmes et jeunes filles vietnamiennes kidnappées par les pirates Thaïlandais et vendues aux bordels à Bangkok. Malgré l'effort déployé par le «Haut-Commissariat International des réfugiés» et par les organisations de charité, ils ne sont pas arrivés à retrouver les victimes.

LanMai avait eu la sagesse de transformer les trois millions de ThuVan en taëls d'or et de garder très peu d'argent liquide à changer. Elle avait aussi très habilement caché cet or.

Pendant que ThuVan partait à la recherche de son fils, LanMai gardait la maison. Et quand ThuVan revenait, elle l'entourait de son affection, la soignait, telle une maman s'occupant de son enfant.

LanMai aurait dû partir tout de suite après la mort de son mari. Mais elle s'était attardée parce qu'elle ne voulait pas la laisser seule. Il y a quatre mois, une connaissance de son mari lui avait offert ainsi qu'à ses deux filles le voyage gratuit sur son bateau. LanMai engagea ThuVan à l'accompagner, mais celle-ci refusa. Finalement elles s'embarquèrent pour l'horizon, vers la liberté.

Qui pouvait se douter que de grands malheurs s'acharneraient encore sur ces innocentes?

Plus elle se rappelait son amie et ses deux filles, plus ThuVan sanglotait.

Monsieur Ly, la voyant pleurer, se souvenait de son fils et sa belle-fille, il retenait difficilement ses larmes.

Après un moment, ThuVan sécha ses pleurs, se leva et remit à Monsieur Ly la corbeille de fruits et le bouquet de fleurs en disant:

- Acceptez, Monsieur, cet insigne cadeau à la place de Chau et sa femme. Je leur dois une lourde dette de reconnaissance sans pouvoir jamais m'acquitter. J'en suis vraiment navrée.

Monsieur Ly ne refusa plus. ThuVan quitta la maison du père de Chau, le cœur gros de chagrin. Heureusement qu'elle n'avait pas beaucoup de relations, autrement elle aurait dû écouter à peu près les mêmes rengaines douloureuses.

De là à la gare routière il n'y avait qu'un pas. ThuVan s'y rendit à pied. Sur son chemin elle remarqua que tous les vingt mètres il y avait un tas d'ordures infestées de mouches. Cependant il y avait aussi autant d'enfants et de gens qui les fouillaient. Ils se disputaient les bouteilles vides, les vieux papiers, les sacs nylon etc...

Les fabriques ne fonctionnant plus aujourd'hui, certains particuliers rachetaient des divers objets, les transformaient et les revendaient.

Ainsi, dans le paradis de Ho-Chi-Minh, les communistes avaient-ils créé un nouveau métier: «fouilleurs des poubelles».

À Saigon ThuVan avait vu ces scènes de ses propres yeux. Une fois elle avait interrogé deux enfants de dix à douze ans:

- Où sont vos parents? Pourquoi vous laissent-ils fouiller les ordures?

Elle apprit qu'ils étaient orphelins de mère. Leur père, lieutenant-colonel de l'ancien régime, était en prison. Leur maison était confisquée. Ils avaient été jetés à la rue. Depuis, ils vivaient en ramassant dans les tas d'ordures ce qu'ils pouvaient revendre pour gagner quelques piastres. Ils couchaient sur les trottoirs un jour ici, un jour ailleurs.

ThuVan ne pouvait se défendre de s'émouvoir devant le drame de leur vie. Elle leur donna un peu d'argent. Et depuis, elle n'avait plus la force de regarder le spectacle des gosses fouillant les balayures.

Aujourd'hui, en apprenant la mort de ses deux amis, ThuVan, le cœur endolori, marchait à pas pressés comme un corps sans âme. Ses yeux voyaient des enfants, des hommes, des femmes, des mouches... fourmiller autour d'immondices au point que son esprit ne savait plus si elle était vivante ou

morte. Et le chemin qu'elle était en train de parcourir était-il de ce monde ou en enfer?

* *

Ohio, le 31 décembre 1978.

Ma chérie,

Ce soir est celui de fin d'année. Il fait excessivement froid. La neige tombe sans arrêt. Le temps est triste, mais les sentiments qu'éprouvent les réfugiés vietnamiens sont peut-être plus tristes encore.

En ce monde, qui pourrait comprendre un peuple qui a perdu son pays? Le monde libre a accueilli à bras ouverts les réfugiés vietnamiens et leur a donné une vie aisée et confort moderne. Cependant, si la vie matérielle est complète, l'esprit de ceux qui vivent de la pitié d'autrui ne peut se targuer de fierté. Comment peut-on trouver le bonheur?

Le malheur actuel de nos compatriotes réfugiés est comparable à celui des enfants qui ont perdu leurs parents, qui vivent aux crochets des riches familles et qui, chaque jour, espèrent les retrouver afin de revivre avec eux sous le toit familial comme autrefois. Bien qu'ils sachent que leurs parents habitent une pauvre chaumière, ils souhaitent ardemment pouvoir retourner y vivre avec eux.

O ma chérie! Je vis aujourd'hui sur un sol étranger, dans l'aisance certes, mais je continue de me sentir malheureuse. Mon rêve et peut-être celui de nos compatriotes réfugiés c'est de retourner vivre dans notre patrie. Evidemment dans la patrie d'antan, sans ces communistes cupides.

Cependant, rêve n'est que rêve!

Ma chérie! Chaque nuit, dans mon sommeil je rêve de toi et de VanTruong. À mon réveil je pense indiciblement à toi. Je prie pour toi et ton fils.

My et Lien se portent bien. Lien a quitté l'hôpital. Sa maladie a beaucoup régressé.

En même temps que cette lettre je t'ai fait transférer par la banque US\$300. J'espère que tu les recevras.

Affectueusement. Ton amie. LanMai.

Après avoir lu la lettre de son amie, ThuVan se sentit envahie par une immense tristesse. Elle était malheureuse au pays, mais ceux qui étaient partis n'ont pas non plus trouvé le bonheur!

Il n'y a pas de peuple qui n'ait pas le mal du pays!

Il n'y a pas de peuple qui ne souffre d'avoir perdu sa patrie!

Il n'y a pas de peuple qui soit fier de vivre de l'aide d'un autre peuple!

À la fin de sa lettre LanMai lui annonçait qu'elle lui avait envoyé de l'argent. ThuVan en était à la fois touchée et peinée. Son amie avait dû économiser pour pouvoir lui envoyer une telle somme. Et pourtant elle n'en profiterait pas beaucoup.

La première fois LanMai lui avait envoyé un colis de cinq kilos de vêtements, tissus et médicaments. À la poste, on lui avait imposé une taxe supérieure à la valeur du colis. ThuVan avait refusé et c'est ainsi que le gouvernement l'avait purement et simplement confisqué.

ThuVan avait écrit à LanMai pour lui recommander de ne plus envoyer de cadeaux à cause des taxes. Tout de suite, elle lui avait transféré par la banque 200 dollars US.

Suivant le taux de change, on devait lui donner deux millions piastres. On ne lui en remit pourtant que vingt milles piastres en disant: «Le reste, le gouvernement le garde pour vous, il vous le donnera en cas de mariage ou de décès dans la famille». Naturellement cet argent ThuVan pouvait le tenir pour perdu!

«Le gouvernement frappe d'une taxe élevée les cadeaux et garde l'argent pour le peuple à la banque».

Telle était la forme nouvelle de pillage par le parti et ses cadres à l'heure actuelle. Le peuple est si pauvre que le gouvernement est bien obligé de voler ceux qui sont à l'étranger⁵.

Pendant que ThuVan lisait la lettre de son amie et que son esprit battait la campagne, elle entendit soudain l'aboïement d'un chien tout près de là.

Habituellement, chaque fois que la population entendait des chiens aboyer ou les pas des soldats dans la rue, elle s'effrayait. Parce que les communistes arrêtaient souvent les habitants la nuit pour que les gens du voisinage ne les voient pas.

Aussi, à peine le soleil couché, la population vietnamienne se met à vivre dans l'angoisse. Elle n'a pas le sommeil calme. La nuit est un monstre gigantesque aux crocs acérés, toujours prêt à dévorer les malchanceux.

ThuVan éteignit la lumière. Assise sur le lit, elle prêta l'oreille...

Il lui semblait entendre le bruit de pas courant dans son jardin. Elle tremblait de peur. Son cœur battant la chamade.

⁵ D'après les documents d'un journaliste Canadien: Chaque année les communistes perçoivent plus 500 million US dollars dans cette affaire.

Subitement elle entendit qu'on frappait à la porte aussi faiblement que la voix qui l'appelait:

- ThuVan! VanTruong!

Qui a frappé? Qui a appelé son nom et celui de VanTruong? Qui la connaît?

À la fois intriguée et inquiète, elle descendit doucement de son lit et se dirigea à pas feutrés vers la porte.

Celui qui était dehors semblait se trouver dans une situation critique. Aussi frappait-t-il la porte à coups redoublés et n'osait-t-il pas appeler à haute voix:

- ThuVan! VanTruong!

Ayant maintenant reconnu la voix, elle ouvrit précipitamment la porte. Un homme se glissa furtivement à l'intérieur et referma tout de suite la porte à clef.

D'une voix étranglée par l'émotion ThuVan cria:

- DuyQuang!

Il ouvrit ses bras et la reçut sur son cœur. Il l'appela d'une voix pleine d'émotion comme elle:

- ThuVan!

Depuis trois ans ils ne s'étaient pas revus. Ils avaient tant de confidences à se faire. Toutefois, en cette minute de rencontre inopinée et submergés par l'émotion ils ne pouvaient que s'appeler par leur nom.

Après un moment d'étreinte il la lâcha et lui demanda:

- Où est VanTruong?

Avant qu'elle eût le temps de répondre, ils entendirent les pas de plusieurs personnes entrant en courant dans la cour et immédiatement après des coups frappés à la porte.

- Ouvrez vite! Pour que le service de sécurité perquisitionne. Cria une voix.

Dans l'obscurité, bien qu'elle ne vît pas la pâleur sur le visage de DuyQuang, ThuVan pouvait évaluer l'intensité de son épouvante à travers le ton de sa voix:

- Ils sont déjà là? O mon Dieu! C'est sans issue!

ThuVan le poussa dans la chambre et lui dit à voix basse:

- Mon père! Changez-vous et mettez-vous au lit. Faites semblant de dormir et laissez-moi me débrouiller. Votre pyjama est dans le tiroir de l'armoire.

Si les vêtements de DuyQuang se trouvaient là, prêts à servir, c'est que, au temps où il donnait des leçons de français et d'anglais à VanTruong, il y passait parfois la nuit.

ThuVan retourna à la porte et fit semblant de demander:

- Qui a frappé et qu'y a-t-il?

- Ouvrez pour que le service de sécurité perquisitionne.

- Dans ma maison il n'y a personne en dehors de... nous, mon mari et moi...

Elle faisait exprès de traîner en longueur pour que DuyQuang eût le temps de se changer et se mettre au lit.

Un des agents agacé injuria:

- Merde! Ouvre vite! Si tu parlotes sans fin, je te brûle la cervelle.

N'osant plus tarder ThuVan fit jaillir la lumière et ouvrit la porte à deux battants. Trois soldats communistes et un inspecteur de police firent irruption dans la maison.

ThuVan dit:

- Ici il n'y a que mon mari malade dans la chambre...

L'inspecteur ordonna aux soldats:

- Allez! Fouillez-moi cette maison.

Et attrapant le bras de ThuVan, il la poussa devant lui:

- Où est ton mari? demanda-t-il.

Elle le conduisit dans la chambre à coucher et tourna le commutateur. DuyQuang ouvrit les yeux et maladroitement se releva. Toute heureuse de constater que DuyQuang s'était déjà changé, elle minaуда:

- Tu es malade, reste tranquille! Ces messieurs ne font qu'inspecter notre maison.

DuyQuang se recoucha. Cependant l'inspecteur souleva sa couverture et lui demanda en scandant les mots:

- Es-tu vraiment malade? Quel est ton nom?

ThuVan aussi tôt répondit à sa place:

- Mon mari est gravement malade, Monsieur! Son nom est Le Thy.

L'inspecteur gronda à haute voix:

- Tais-toi! Est-ce que ton mari ne peut pas parler?

DuyQuang commença à parler en s'adressant à ThuVan:

- Chérie! Laisse-moi répondre à ce Monsieur. Je ne suis pas très fatigué.

Puis, levant les yeux sur l'inspecteur, il lui demanda très calmement:

- Est-ce que vous avez besoin seulement d'inspecter notre maison ou d'autre chose?

L'inspecteur, levant le menton:

- Où sont tes papiers?

ThuVan répondit rapidement:

- Je vais les chercher.

Sans attendre la réaction de l'inspecteur, elle courut chercher dans les tiroirs. L'inspecteur de police la suivit.

Voyant qu'elle avait fouillé toutes les armoires de la chambre sans résultat, il la regarda fixement:

- Vous êtes rusés, n'est-ce pas?

ThuVan faisait semblant de demander à DuyQuang:

- Te rappelles-tu où tu as mis ton titre d'identité?

- Malade tous ces mois, je ne l'ai gardé sur moi. Vas donc voir dans le salon.

ThuVan courut au salon, l'inspecteur toujours sur ses talons.

Hormis les fauteuils, la table à manger avec quatre chaises, la salle de séjour était complètement vide. ThuVan avait tout vendu, depuis les objets de décoration jusqu'au buffet et à la télévision.

Ne pouvant pas faire semblant de chercher dans le salon, elle courut à la chambre de VanTruong. L'inspecteur ne la quitter pas d'une semelle.

Dans cette chambre il y avait, avec le lit de VanTruong, un bureau et une armoire qui était remplie de tissus, de soieries que ThuVan recevait des maisons de couture pour broder, afin de gagner un peu d'argent.

Voyant ces soieries, l'inspecteur fasciné, ouvrit les yeux:

- Qu'est-ce que vous trafiquez en recélant tout cela? Sais-tu de quoi tu es coupable en faisant du commerce sans autorisation? demanda-t-il.

- Ces tissus, ces soieries, je les reçois des maisons de couture pour broder. Je les retournerai ensuite. Je travaille au salaire. Je ne fais pas de commerce.

L'inspecteur, faisant la sourde oreille, appela ses subordonnés. Un soldat accourut:

- J'attends vos ordres, camarade!

L'inspecteur levant le menton donna ses instructions:

- Tu me confisques tout ce qu'il y a dans cette armoire.

- Bien camarade!

Devant la confiscation de toutes ces soieries des maisons de couture ThuVan s'affola. Car elles appartenaient aux femmes des cadres hauts gradés. Comment en trouver d'autres pareilles? D'ailleurs, n'ayant plus beaucoup d'argent comment pourrait-elle les acheter?

Pour l'instant, le plus urgent est de sauver DuyQuang. Alors, sans broncher, elle laissa le soldat rafler toutes les choses dans l'armoire. Elle espérait que l'inspecteur serait content et partirait.

Elle ne se doutait pas qu'il allait bientôt lui dire:

- Si ton mari n'a pas de papiers, c'est qu'il est celui que je suis en train de poursuivre. Je dois l'arrêter.

Effrayée, ThuVan supplia:

- Oh! Monsieur, ne vous fâchez pas. Je suis certaine que nous les avons. Attendez, je vais les chercher encore une fois.

Mais l'inspecteur de police ne voulant plus l'écouter, passa dans la chambre de DuyQuang. ThuVan s'empressa de le suivre.

DuyQuang ferma les yeux pour avoir l'air d'un malade. Le voyant le communiste hurla:

- Ah! Tu fais mine de dormir, n'est-ce pas? Ne t'appelles-tu pas le religieux Nguyen DuyQuang?

DuyQuang secoua la tête:

- J'ai ma famille ici. Je suis marié, j'ai un enfant. Mon nom est Le Thy.

- Où est ton fils, alors?

D'un ton peu assuré, ThuVan s'empressa de répondre:

- Mon fils est parti à... Mytho.

Soudain elle s'écria:

- Chéri! Je me rappelle maintenant. Tu as mis ton titre d'identité dans la poche de ta veste. VanTruong se l'est mis et il est parti avec. Mon Dieu! Comment le présenter à Monsieur l'inspecteur, chéri?

Avant que DuyQuang eût le temps de répondre, l'inspecteur, l'air bougon:

- Dis-tu la vérité? Tu es une belle parleuse!

ThuVan aussitôt, sortit de son sac son titre d'identité et prit dans le tiroir de son armoire son acte de mariage avec Thy. Elle les présenta à lui:

- Monsieur, voici ma carte d'identité, et voici notre acte de mariage. Notre fils, par mégarde, a emporté à la campagne le titre d'identité de son père. Nous vous le présenterons un autre jour à votre bureau. Dans l'acte de mariage le nom de mon mari est bien écrit : Le Thy.

Puis elle se précipita sur DuyQuang, lui enleva sa montre en disant:

- Chéri! Tu es malade, tu n'as pas besoin de montre. Offrons-la, en souvenir, à Monsieur l'inspecteur.

Tout à fait satisfait, le communiste, la mine réjouie, dit en riant:

- Au fond, tu es malade, immobilisé. Vraiment tu n'as pas besoin de ta montre.

En même temps qu'il mettait la montre à son poignet, il ordonna à ses subordonnés:

- Eh! Vous autres, filez! Allez, vite! Grouillez-vous! Nous avons perdu trop de temps ici.

Les soldats gagnèrent aussitôt la porte. L'un d'eux portait cahin-caha la valise contenant les soieries de ThuVan.

L'inspecteur tourna le dos et s'apprêtait à partir.

DuyQuang respirait plus librement. ThuVan, au comble de la joie, lui emboîtait le pas.

Arrivé à la porte de la chambre, soudain il s'arrêta. Il venait d'apercevoir les souliers de DuyQuang pleins de boue humide avec des raphias collés.

Il se baissa, attrapa les souliers et les montra. ThuVan et DuyQuang blêmirent.

Il ouvrit grandement les yeux et s'écria:

- Tu es malade, tu es immobilisé! Comment se fait-il que tes souliers soient pleins de boue humide? Tu es bien le religieux DuyQuang qui s'est sauvé de BanCo jusqu'ici n'est-ce pas?

Le visage contracté par l'envie de pleurer ThuVan dit:

- J'ai prêté ces souliers à une connaissance qui vient de me les rendre...

- Assez! Belle parleuse! Oui, je t'arrête aussi.

Il cria, l'air furibond. Puis, se tournant vers ses subordonnés et faisant un geste de la main, il ordonna:

- Obligez ce type à nous suivre. On va voir s'il peut marcher ou non.

Deux soldats accoururent, traînèrent DuyQuang jusqu'à la porte en pyjama et pieds nus.

ThuVan courut après eux, retint l'inspecteur, le supplia:

- Veuillez, Monsieur, relâcher mon mari...

Il la poussa et la renversa par terre. DuyQuang, tournant la tête, dit à ThuVan:

- Entre, ma chérie! Je ne suis pas coupable. Je reviendrai certainement. Ne te soucie pas de moi.

Il ne pouvait dire que cela. Les soldats le traînèrent jusque dans la rue.

ThuVan, figée sur place, le suivit du regard. Cependant l'ombre de la nuit et un rideau de pleurs lui cachaient l'espace devant ses yeux.

Elle ne voyait plus rien!

Elle ne pouvait plus le suivre, ni le rattraper!

Cette brève rencontre déversait dans leur âme d'infiniment pensées affectueuses.

* *

DuyQuang fut traîné par deux soldats, sur une longue distance, jusqu'à la rue CongLy où stationnait une voiture fermée appartenant à la police. Ils l'y poussèrent. Après une heure environ, la voiture s'arrêta.

Cette nuit-là il n'y avait pas de lune. Le ciel était très sombre. Tiré de la voiture, DuyQuang ne voyait rien distinctement. On le conduisit dans une villa qu'il devina

grande parce qu'il parcourut un long corridor. De chaque côté il y avait beaucoup de chambres et devant chaque chambre un soldat était en faction.

Au bout d'un couloir on le poussa dans une chambre qu'on referma aussitôt.

La chambre était plongée dans l'obscurité totale. Cependant DuyQuang entendait la respiration de nombreuses personnes. Il s'assit à la place où on l'avait déposé pour ne pas se heurter à ses voisins.

Au bout d'un moment, habitué à l'obscurité, DuyQuang vit vaguement que la chambre était exigüe, d'environ deux mètres sur quatre. Les prisonniers y étaient entassés comme des sardines dans une boîte.

En ce lieu étroit et hermétiquement clos où, à l'atmosphère chaude, se mêlait l'air expiré, les odeurs de la sueur et de l'urine, s'exhalait des effluves étouffantes, irrespirables, insupportables.

On y entendait les faibles gémissements de douleur poussés par quelques détenus. Mais ce qui étonnait le plus DuyQuang c'est que personne ne dormait encore.

Les deux compagnons de chambre, à côté de lui, s'écartèrent pour lui faire de la place. Il leur demanda doucement:

- Il est déjà très tard. Vous ne dormez pas encore?

L'un d'eux répondit:

- Dans cette chambre la nuit et le jour sont pareils. À n'importe quelle heure on peut être éveillé.

Maintenant les prisonniers commençaient à demander à DuyQuang pour quel motif il était arrêté. Il n'osait pas leur avouer la vérité. Il se contenta de leur répondre qu'il s'appelait

Le Thy, récemment revenu de l'étranger. N'ayant pas encore de métier, il était arrêté parce qu'on le soupçonnait d'être un religieux.

L'homme, à sa droite dit:

- Depuis quelques temps, ils arrêtent beaucoup de prêtres et de bonzes. Ils sont détenus à part. Ceux qui sont encore des suspects ont la faveur d'être ensemble.

DuyQuang se disait en lui-même:

- Être incarcéré tous ensemble dans une pièce aussi étroite que celle-ci, peut-on considérer cela comme une faveur?

Mais il n'eut pas à se torturer les méninges longtemps, car l'autre poursuivit:

- Les pièces à une seule personne ont un mètre carré de surface. Le détenu ne peut ni étendre les jambes quand il est assis, ni s'allonger. Il ne peut que rester debout. Ah! C'est trop de malheurs. Quelle pitié pour ceux qui mènent la vie religieuse.

Bien que l'atmosphère de la chambre fût chaude, DuyQuang entendant cela, avait l'impression qu'un courant d'air glacial le parcourait, des pieds à la tête. Il frissonnait.

Depuis trois ans, il s'était enfui de Saigon, avait parcouru toutes les provinces de centre, aidé les fidèles secrètement. Cependant il était obligé de toujours changer d'endroits, étant constamment épié par la police communiste. Il lui était extrêmement difficile de réunir les fidèles et de prêcher.

Cette fois-ci, il était résolu à revenir à Saigon dont il était éloigné trois ans. Il pensait que la police l'avait oublié et qu'il pourrait y travailler à nouveau.

Or les déplacements des religieux étaient très difficiles, ils étaient considérés par les communistes comme leur ennemi No.1. Ils craignaient que le peuple, éprouvant envers le régime une grande animosité, se soulève sur un ordre des chefs religieux. C'est pourquoi les communistes suivaient de très près leurs activités. Les pagodes et les églises étaient surveillées. Presque tous les prêtres, les vénérables bouddhistes, les pasteurs etc... étaient enfermés dans les prisons secrètes.

Il n'était donc pas facile à DuyQuang de revenir à Saigon. Il lui avait fallu se déguiser en commerçant pendant le voyage et après mille difficultés, il y était arrivé hier.

Il avait eu l'intention de se rendre directement chez ThuVan. Cependant, sur son chemin, il s'était arrêté chez un catholique.

Le quartier BanCo était très peuplé. Il y avait beaucoup de fidèles. Ayant appris que DuyQuang était de retour, nombre d'entre eux voulaient le rencontrer. La rumeur parvint aux oreilles des agents secrets. C'est ainsi que DuyQuang fut cerné. Les fidèles rompirent le siège, lui permettant d'échapper à la police. Il traversa plusieurs hameaux et n'arriva qu'à la nuit tombante chez ThuVan.

Finalement les communistes l'arrêtèrent quand même. Mais comme ils ne l'avaient pas jamais vu, il pouvait jouir du bénéfice du doute. Grâce à cela ils l'incarcérèrent avec les autres détenus.

Maintenant le prisonnier à sa droite, en l'occurrence le Docteur Hoa, lui présentait les autres détenus: Le Docteur Dan, l'écrivain Phan, Monsieur Hien que les communistes suspectaient d'être un vénérable bouddhiste, et le professeur Han.

Cela faisait en tout six personnes y compris DuyQuang.

Les gémissements venaient de l'écrivain Phan et de Monsieur Hien qui avaient été torturés dans l'après-midi.

Le professeur Han, à sa gauche, raconta:

- Le directeur de cette prison, âgé d'environ quarante ans, a l'expérience de la police. Il a fait les études à Moscou. Il est très intelligent et surtout très cruel. Auparavant dans cette chambre, il y avait deux bonzes avec des cheveux et vêtus en citoyens ordinaires. Il les suspectait d'être bonzes. Alors, il fit son enquête de la façon suivant: Il les obligeait à manger du chien et du chat devant lui, sachant qu'ils étaient végétariens, et qu'ils ne sacrifiaient pas les animaux. Devant un tel repas ils prirent peur et ne purent pas manger. Le directeur les fit battre féroceement. N'en pouvant plus, ils avouèrent. Depuis, ils étaient emprisonnés à part.

DuyQuang s'effrayait en entendant cela. Il se demandait:

- De quelle manière serai-je tourmenté?

Il était complètement désorienté et inquiet.

Cette nuit-là, tout le monde resta éveillé à converser avec DuyQuang qui connaissait maintenant la situation tragique de chacun d'eux.

Cette prison était une prison secrète pour les prisonniers politiques qui y étaient enfermés jour et nuit. Les détenus n'étaient pas astreints aux travaux forcés mais devenaient des jouets à la merci des cadres communistes qu'ils distrayaient.

* *

DuyQuang n'échappait pas à la loi. Chaque jour, les soldats venaient les réveiller alors que le ciel était encore

sombre. Tout le monde portait son pot de chambre personnel à la toilette pour le vider et le nettoyer. C'était le moment où les prisonniers pouvaient sortir et échanger quelques mots.

Ensuite ils devaient se rendre à la salle d'interrogatoire pour rencontrer le directeur qui les interrogeait. Et les détenus étaient forcés de faire une déclaration écrite. Chaque jour il posait à peu près la même question. Si le prisonnier ne répondait pas exactement comme la fois d'avant ou ne se reconnaissait pas beaucoup de crimes, il était transféré dans la salle des supplices. Ici on trouvait des tenailles, des pinces, des clous, des fouets, du fer chauffé etc... L'enfer terrestre était là! Les prisonniers qui passaient par là revenaient dans leurs chambres inanimées.

Le détenu qui avait une imagination fertile, qui faisait une longue liste de ses fautes, qui chaque jour en ajoutait une nouvelle, ne passerait pas par la chambre infernale. Cependant cette déclaration serait précisément sa condamnation à la prison à vie.

En effet, plus la liste des crimes n'est longue, plus longtemps il sera emprisonné!⁶

En somme, que la déclaration soit longue ou courte, il mourra. Toutefois en déclarant beaucoup de fautes il mourra plus lentement que celui qui en déclara moins.

DuyQuang avait déclaré se nommer Le Thy, étudiant sans travail, récemment revenu de l'étranger, avant la chute de Saigon. Dans ces conditions, même s'il voulait s'inventer des crimes il ne pourrait avoir beaucoup d'imagination pour remplir toutes les pages. Aussi bien passa-t-il bientôt tous les jours à la chambre infernale.

⁶ Beaucoup de prisonniers redoutant tellement les supplices, avouaient des crimes qu'ils n'avaient jamais commis.

Quand les soldats le ramenaient dans la chambre, il était comme un cadavre.

Après un mois de détention, ne mangeant qu'un bol de mauvais riz par jour, vivant dans cette pièce exigüe sans soleil, dans cette atmosphère chaude puante, endurent chaque jour des tortures corporelles et morales, ses forces s'épuisaient.

Mais le directeur n'avait pu découvrir son vrai nom.

Le service de la sûreté cherchait en vain des témoins oculaires pour le reconnaître. On ne savait pas s'il était un religieux. Et le directeur de la prison en était très irrité.

Le matin de ce jour-là, DuyQuang n'alla ni à la salle d'interrogatoire, ni à la salle de torture. Vers le soir, deux soldats vinrent le traîner dehors. DuyQuang pensait qu'ils le menaient à la salle infernale. Mais non! Après avoir parcouru tout le couloir, ils le firent descendre dans une cave. Cette cave était grande, divisée en de nombreuses pièces.

Ce qui était particulier dans cette cave c'est qu'elle était gardée par un seul soldat. Malgré cela, le prisonnier en voyant son visage, ne pouvait pas s'empêcher de trembler de peur.

Il savait bien que le physique et le cœur ne vont pas toujours ensemble. Il faut tout de même reconnaître que c'était la première fois de sa vie qu'il voyait une si hideuse personne: pommettes saillantes, nez court avec son gros bout retroussé, des yeux de taupe, le front presque invisible, caché par des cheveux ébouriffés. Son museau et sa dentition étaient ceux d'un singe.

Âgé d'un peu moins de trente ans, il était de grande taille, râblé, robuste. On aurait dit un homme des forêts.

DuyQuang pensa qu'il pouvait appartenir à quelque minorité ethnique des hauts plateaux du Nord.

Les deux soldats poussèrent DuyQuang dans une pièce de mêmes dimensions que celle des six personnes au-dessus. Plateforme en terre battue avec deux cloisons séparant deux chambres nouvellement construites en ciment. Les murs étaient faits de gros blocs de pierre empilés les uns sur les autres, munis d'un soupirail de 20 sur 30 cm pour l'aération et éclairage solaire. Les portes des chambres comportaient chacune un judas.

Évidemment DuyQuang était seul dans la pièce. Étant située sous terre, l'air était à la fois humide et froid à cause des murs en pierre et du soubassement en terre battue.

DuyQuang passa cette nuit-là, assis, recroquevillé, incapable de fermer l'œil, tant il avait froid.

Le lendemain, à peine le jour levé, le gardien vint lui ouvrir la porte pour qu'il allât faire sa toilette. Profitant de l'occasion, DuyQuang échangea quelques mots avec les autres détenus. C'est ainsi qu'il apprit que les incarcérés de la cave étaient là depuis deux à trois ans. Parmi ces détenus DuyQuang remarquait un bonze célèbre dans le pays et un Général de l'ancienne époque.

Pendant trois jours de suite DuyQuang ne fut pas amené à la salle infernale. Il souffrait moins de ses blessures. Ses ecchymoses devenaient violacées. Ses doigts étaient moins œdématiés.

S'étant habitué au climat froid et humide de la cave, il dormait jour et nuit comme une souche.

Ce matin-là, c'était le quatrième jour, n'ayant plus sommeil, il pria, assis, le dos appuyé au mur. Après sa prière il ne sut que faire. Alors il évoqua son passé... sa vie à l'orphelinat, son noviciat en Belgique, ses quinze ans de prêtrise à la cathédrale «Notre Dame». Il se rappela les trois

années durant lesquelles, parcourant toutes les provinces du centre, il avait œuvré secrètement pour la religion, encouragé et secouru les fidèles... Sa dernière vision fut cette brève rencontre avec ThuVan dans la nuit de son arrestation.

Les paroles touchantes avec lesquelles elle avait supplié l'inspecteur de police communiste de «rendre la liberté à son mari» l'émouvaient encore...

Soudain la porte de la chambre s'ouvrit. Le directeur de prison entra. Derrière lui il y avait une femme encadrée par des soldats armés.

Ayant à peine vu la femme, DuyQuang pâlit et se leva. Elle s'élança et s'aplatit à ses pieds:

- Mon... chéri! Appela-t-elle suffoquée d'émotion.

Elle s'apprêtait à appeler DuyQuang «mon Père» lorsque se rappelant subitement que les communistes étaient là, elle changea en «mon chéri».

DuyQuang se mit à genou, la releva et avec ardeur dit:

- Chérie! Ma femme chérie!

- Je t'aime, mon amour!

- Je pense toujours à toi. Je t'aime le plus au monde!

Ils s'enlaçaient, ils s'embrassaient...

Ils jouaient, d'une façon parfaite, la comédie devant le directeur de la prison, comme s'ils étaient véritablement mari et femme, comme s'ils étaient deux authentiques amants.

Ils simulaient mieux que des acteurs célèbres au théâtre ou des vedettes de cinéma jouant une scène d'amour!

Parce que ces paroles d'amour jaillissaient spontanément du cœur, paroles qu'ils avaient, pendant quinze ans, refoulées sans oser les dire.

Cet amour, silencieux depuis quinze ans, trouvait aujourd'hui l'occasion d'exploser.

Et le jeu de scène était sans faille!

Le directeur de prison, dépité, partit suivi de ses soldats.

La porte de la cellule se referma, emprisonnant ThuVan avec DuyQuang.

Alors ils se séparèrent. D'une voix attristée il dit:

- À cause de moi tu viens à la prison. Quelle pitié pour toi, ma chérie! Pardonne-moi!

Elle souffrait de le voir couvert de blessures. Dans les larmes elle demanda:

- Mon père! Pourquoi vous ont-ils maltraité à ce point-là?

Dans cette prison tout le monde est logé à la même enseigne. On est malmené mais sans savoir pour quelle raison ni quel crime? Cependant ce malheur est le mien, je dois le supporter. Je ne pourrai te laisser ici. Je dirai la vérité, mon nom, ma profession. Qu'on me tue, qu'on me maltraite comme on voudra, pourvu qu'on te rende ta liberté.

ThuVan sanglotait:

- Non! Non! Mon père! Ne faites pas ça! S'ils savent que vous êtes un religieux, ils vous tueront. Vous devez vivre, moins pour moi, que pour des millions de fidèles qui sont en ce moment, comme des brebis sans berger, qui sont malheureux. Vous n'avez pas le droit de mourir. Vous n'avez pas le droit d'abandonner la religion pendant qu'elle se trouve dans le malheur à cause de ces païens.

Les paroles de ThuVan rappelaient DuyQuang à son devoir. Le devoir du berger qui doit protéger son troupeau contre les loups assoiffés de sang.

- Non! Je ne dois pas mourir! Je dois vivre pour continuer et achever le devoir d'un fidèle serviteur de Dieu, ainsi monologuait-il.

Et il savait bien que pour sortir de cette prison, il ne fallait pas que les communistes connussent son vrai nom DuyQuang, un prêtre. Mais alors, dans ce cas, quelle pitié pour ThuVan qui sera obligée de s'emprisonner avec lui.

Il baissa la tête. Au bout d'un moment il leva les yeux vers elle:

- Est-ce que, en venant t'arrêter, ils se sont montrés violents avec toi?

ThuVan secoua la tête:

- Non! Ils ne m'ont pas arrêtée. L'inspecteur de police qui vous a arrêté l'autre jour est venu me dire que si je voulais voir mon mari, je n'avais qu'à venir avec lui. Evidemment j'en ai été très contente. Après votre arrestation, je suis allée dans toutes les prisons de Saïgon où j'avais vainement cherché auparavant VanTruong, pour tenter de vous retrouver. Cependant...

Effrayé d'entendre ThuVan dire qu'elle recherchait VanTruong dans les prisons, DuyQuang lui coupa la parole et lui demanda précipitamment:

- Qu'est-ce que tu dis? Depuis quand VanTruong est-il en prison? Et pourquoi?

- L'histoire de VanTruong est longue. Je vous la raconterai. Laissez-moi continuer ce que j'ai commencé.

- Bien! Ma chérie, raconte-moi tout.

- Je ne vous ai pas trouvé dans les prisons que j'ai visitées, parce que cette prison est une prison secrète, ou plutôt un «camp spécial de détention» réservé aux prisonniers

politiques. Je suis venue ici, avec l'inspecteur de police, dans une voiture cellulaire fermée. Je ne sais donc pas où est située cette prison. Elle doit se trouver dans la périphérie de Saïgon.

Quand je descendis de voiture, je vis une haute palissade en fer. Comme cela, même les habitants qui passent devant ne peuvent savoir ce que c'est au juste.

Cette villa doit avoir été construite du temps des Français car elle est ancienne mais imposante, entourée d'un immense jardin.

L'inspecteur de police m'a mise en présence du directeur de la prison. En me voyant il m'a regardée, stupéfait et admiratif, pendant un moment. Puis il me demanda:

- Qu'y a-t-il pour votre service, Madame?

Étonnée je lui demandai:

- Ce n'est pas vous, Monsieur, qui m'a autorisée à venir voir mon mari?

Il fit signe la tête:

- Oui! C'est vrai! Vous êtes autorisée à voir votre mari. Mais au fait, comment s'appelle-t-il?

- Son nom est Le Thy.

- Qu'est-ce qu'il fait comme métier?

Ne sachant quel métier déclarer, j'hésitai et dis:

- Mon mari n'a pas encore trouvé de métier. Il... était étudiant à l'étranger, nouvellement revenu au pays.

Entendant cette réponse, DuyQuang dit:

- Merci Jésus! Car il avait déclaré la même chose. Il ne se doutait pas que, sans s'être concertés, leurs déclarations concorderaient parfaitement. Ils avaient vraiment de la chance!

ThuVan de poursuivre:

- Le directeur de la prison me demanda: «En quelle année votre mari est-il parti?» Je répondis:

- Je ne me souviens pas très bien. Je crois que c'était en 1956.

- Pourquoi ne vous en souvenez-vous pas bien? me demanda-t-il.

- Parce que... il est parti si longtemps que j'ai oublié la date. Mais si vous trouvez le dossier au ministère de l'Education nationale, vous le saurez exactement.

Il demanda encore:

- Quelles études faisait-il, votre mari?

- Au départ il avait l'intention de faire sa médecine. Une fois là-bas, il a changé. Il me semble qu'il a étudié la sociologie.

- Dans quel pays?

- En Suisse.

DuyQuang, heureux, s'exclama:

- C'est vraiment un miracle.

Pendant un mois de détention le Directeur avait obligé DuyQuang à faire chaque jour sa déclaration. S'appuyant sur sa connaissance parfaitement de la vie de ThuVan, ses déclarations correspondaient tout à fait à ce qu'elle venait de lui dire.

Par ailleurs il savait que Monsieur Tran Van avait fait des démarches auprès du Ministère de l'éducation pour que Thy aille en Suisse faire sa médecine. Cependant craignant d'être questionné sur la médecine dont il ne connaissait rien, il avait déclaré avoir fait de la sociologie.

Très content il dit:

- Le directeur doit être très irrité de n'avoir pas trouvé de contradictions dans nos deux déclarations.

- Donc, il doit vous rendre votre liberté, mon père?

- On ne sait jamais! De toute façon je garde l'espoir. Ce qui me donne du souci c'est que tu es là.

Il n'achevait pas sa pensée parce que, subitement, il se rappelait que le directeur de cette prison était cruel et rusé. S'il avait fait chercher ThuVan pour l'amener ici, c'est qu'il avait déjà manigancé quelque chose.

Ou bien il allait le torturer devant ThuVan pour que, ne pouvant supporter de le voir souffrir, elle dise la vérité. Ou bien il la maltraiterait pour lui arracher des aveux.

Le voyant plongé dans ses réflexions ThuVan dit aussitôt:

- Mon père, ne vous inquiétez pas pour moi. Si le directeur de cette prison ne me garde pas, je lui demanderai de rester pour m'occuper de vous. Je comptais faire cela. S'il m'obligeait à rester il entrerait donc dans mes vues.

Elle ouvrit son sac suspendu à son épaule, sortit les vêtements de DuyQuang et les siens ainsi que quelques articles de toilette.

Il s'écria d'un ton de reproche:

- Mon Dieu! Où te crois-tu? Ici c'est une prison et non pas un hôtel pour que tu y viennes prendre soin de moi. Pourquoi fais-tu cela?

Baissant la tête, ThuVan ne répondit pas.

DuyQuang connaissait l'amour qu'elle lui portait et en éprouvait une grande douleur. Plongé dans ses pensées, il resta silencieux.

Après un long moment, il la regarda et doucement lui demanda:

- Maintenant tu veux bien me parler de VanTruong. Je suis impatient d'avoir de ses nouvelles.

ThuVan raconta toutes les infortunes de sa famille depuis trois ans. Bien que très émue, elle ne pleura pas. En revanche c'est DuyQuang qui fut au comble de son émotion. Prenant sa main il lui dit:

- Pardonne-moi! Pendant trois ans je me suis employé de toutes mes formes à aider les fidèles en tous lieux, alors que toi, qui mérites toutes mes attentions, je t'ai abandonnée. O ciel! VanTruong! En ce moment, est-il vivant ou mort? Je n'ai pas fait entièrement mon devoir envers lui.

Il appuya sa tête sur ses genoux, secoué par moments de sanglots.

ThuVan le rasséra:

- Mon père! Vous devez ni regretter, ni vous reprocher quoi que ce soit. C'est grâce à votre fuite au Centre Vietnam que les services de la sûreté ne vous ont pas arrêté. Ils ont perdu vos traces. Si vous étiez resté à Saigon ou à Mytho vous auriez été...

À ce point de sa phrase, elle entendit, tout à coup la porte s'ouvrir. DuyQuang et ThuVan tressautèrent et se mirent debout. Le soldat montra sa tête. Effrayé, ThuVan recula.

Ce matin quand, le cœur préoccupé par la rencontre avec DuyQuang, elle était arrivée avec le directeur dans cette chambre, elle n'avait pas remarqué la présence de ce soldat.

Maintenant en voyant son visage elle faillit s'évanouir. Alors, en français DuyQuang lui dit:

- Sa figure est hideuse, certes, mais on peut dire qu'il est le plus supportable de tous les soldats d'ici. Le plus cruel et le plus sournois est le directeur de cette prison.

Le soldat remit à DuyQuang un bol de riz, un verre d'eau et une petite assiette de sel. C'était l'heure du déjeuner. Et chaque prisonnier n'avait droit qu'à cette ration.

- Et où est la part de ma femme? demanda DuyQuang au soldat.

Il ne répondit pas, mais fit signe à ThuVan de sortir. Elle secoua la tête:

- Non! Je ne mange pas! Je reste ici avec... mon mari.

- Tu ne manges pas? Tu viens quand même!

Avec un accent dur il articulait chaque mot comme quelqu'un qui commence à apprendre à parler. Et sans savoir si ThuVan s'y opposerait ou non, il lui saisit la main et l'entraîna.

S'apercevant de sa frayeur, DuyQuang dit au soldat:

- Laissez ma femme marcher toute seule.

Il la lâcha.

- Va avec lui, ma chérie, tu as besoin de manger, conseilla DuyQuang à ThuVan. Car dans cette prison on ne sert qu'un repas par jour. Si tu ne manges tu ne pourras pas supporter la faim jusqu'à demain midi.

ThuVan qui avait connu les prisons communistes ne s'étonna pas du conseil. Elle suivit le soldat à distance.

Il la conduisit à l'étage supérieur où un autre soldat l'attendait. Ce soldat était le garde du corps du directeur de prison qu'elle avait rencontré le matin. Il la fit parcourir un long couloir et tous les deux montèrent un escalier.

Pendant que ThuVan se demandait où le soldat la conduisait, il s'arrêta à une porte et frappa.

- Entrez! dit une voix à l'intérieur.

Le soldat ouvrit la porte mais n'entra pas. Il s'effaça pour laisser ThuVan entrer et referma la porte.

ThuVan fut très surprise de voir le directeur assis devant la table avec deux couverts et de nombreux plats chauds. La chambre était assez spacieuse pour contenir une table à manger rectangulaire suffisamment longue pour au moins vingt convives. Mais présentement il était seul.

Ayant du savoir-vivre il se leva, tira la chaise et l'invita à s'asseoir.

Elle s'assit sans pouvoir s'empêcher d'être inquiète. Car elle ne comprenait pas pour quelle raison il l'invitait à déjeuner avec lui.

- Certainement, se disait-elle, ce n'est pas par bonté de cœur.

Ayant deviné son arrière-pensée, il éclata de rire:

- Vous n'êtes pas une prisonnière, dit-il. Je dois par conséquent, vous accueillir comme une invitée. Bon appétit, Madame! S'il vous plaît, servez-vous.

Tout en parlant il l'enveloppa d'un regard plein d'amour. ThuVan évita son regard, baissa la tête.

«Depuis trois ans je viens de rencontrer, pensa-t-elle, un communiste instruit dont l'attitude et la conversation témoignent qu'il a vécu dans le monde civilisé. Cependant il a des yeux de lynx. Il doit être un homme très dangereux et sournois. Il vaut mieux ne rien dire».

Aussi mangea-t-elle silencieusement! Quant à lui, il dévorait ardemment des yeux.

Au bout d'un moment il parla, subitement, dans le vide:

- Sur cette terre, les belles femmes sont rarement fidèles!

ThuVan faisait la sourde oreille, l'air indifférent. Il poursuivit:

- Dans cette prison il y a tant de prisonniers. Cependant il n'y a aucune femme qui vient voir son mari et reste avec lui. Vous êtes probablement une exception en ce monde. Et je me demande...

Il ne poursuivit pas. ThuVan leva les yeux sur lui. Il darda sur elle son regard pénétrant. Alors qu'elle baissait la tête, il lui dit:

- Je me demande si vous êtes vraiment la femme de ce prisonnier?

Avant qu'elle pût trouver une réplique pour dissiper cette suspicion, il continua:

- Il n'y a que les croyants qui soient fidèles aux religieux et qui se sacrifient pour eux, ou bien les amants pour s'attacher l'un à l'autre. Dans quel cas vous situez-vous? Dans tous les deux, n'est-ce pas?

ThuVan pâlit. Mais tout de suite elle reprit son calme et dit:

- Réellement je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Vous m'avez autorisée à venir voir mon mari et vous-même, vous me gardez dans la prison. Ce n'est pas moi...

Elle n'osa pas de dire la suite parce que, si par mégarde, elle disait qu'elle ne voulait pas y rester, il la ferait partir. Ce serait contraire à ce qu'elle souhaitait.

Comme s'il avait pu lire sa pensée secrète, il éclata de rire d'un ton mi- languissant, mi- moqueur:

- Pourquoi n'avez-vous pas protesté quand je vous ai enfermée? Une autre femme, venue voir son mari et étant soudain enfermée, ne serait pas heureuse de l'être. Vous et lui, vous jouez à la perfection la comédie. Cependant il y a toujours quelque chose qui cloche.

ThuVan, l'air ahuri, demanda:

- Quelle comédie ai-je jouée?

- La scène d'amour que vous et lui, vous avez jouée tout à l'heure, était belle comme sur un écran de cinéma.

Sans oser le regarder ThuVan dit très doucement:

- Vraiment je ne comprends toujours pas ce que vous voulez dire.

Il rit:

- Vous voulez jouer la comédie avec moi? Belle comme vous êtes, bonne comédienne, pourquoi ne faites-vous pas une vedette de cinéma?

S'arrêtant de manger elle demanda:

- Vous m'invitez à déjeuner ou vous avez l'intention de me taquiner?

Brusquement prenant un ton glacial:

- Je ne vous taquine pas. Je sais que vous n'êtes pas sa femme. Seulement je n'ai pas encore de preuves, ni de témoins. Tôt ou tard, je le démasquerai.

ThuVan, les yeux en larmes:

- Pourquoi à chaque instant, soupçonnez-vous que mon mari soit une autre personne?

La voyant pleurer, il se radoucit et la consola doucement:

- Cessez de pleurer. Je ne dirai plus rien. Est-ce que les mets vous plaisent?

Elle prit sa figure dans ses mains et pleura faiblement. Il quitta sa chaise, vint derrière elle, les deux mains prêtes à lui saisir les épaules. Mais il hésita...

Debout silencieux un moment il revint s'asseoir à sa place.

Dans cette prison il avait le droit de vie ou de mort sur tous les détenus. Mais devant cette femme il éprouvait, soudain, du respect et n'osait pas se montrer indélicat.

Les dieux et les immortels ne règnent-ils pas sur sa beauté pour qu'un homme païen comme lui, ait tant d'égards envers elle?

Lui-même, il ne comprenait pas pourquoi il avait une telle attitude hésitante, timide. Dans la vie, il étreignait tant de belles femmes, qu'elles fussent européennes ou asiatiques. Particulièrement depuis l'accaparement le Sud, il avait le droit de s'emparer des belles femmes. Il avait le droit de les emprisonner, de les tuer etc... Il ne comprenait pas pourquoi devant elle, il n'osait rien faire, même pas se mettre en colère.

La voyant toujours pleurer, il dit avec douceur:

- Mangez! Ne pleurez plus! Vous me fendez le cœur. Je ne peux pas supporter de voir pleurer les femmes, surtout les belles femmes.

Peut-être était-ce la première fois qu'il prononçait cette phrase. Car il était de marbre, sans cœur, cruel et ne se laissait pas d'ordinaire attendrir par les larmes.

Laissant tomber les mains, ThuVan dit:

- Vous rendez la liberté à mon mari, n'est-ce pas, Monsieur? Il n'a rien fait qui soit répréhensible. Vos soldats l'ont arrêté par erreur.

Sa voix était claire, harmonieuse, mélodieuse comme le son d'un instrument de musique. Et ses yeux suppliants le regardaient.

Il s'arrêta de manger, se renversa sur sa chaise et la contempla fixement pendant un long moment. Puis il dit:

- Ce prisonnier n'est pas votre mari, il n'est pas non plus votre amant. Pour quelle raison le suivez-vous jusqu'en prison? La vie dehors n'est-elle pas plus attrayante, plus heureuse?

ThuVan aurait voulu lui crier:

«Parce que vous autres, les communistes, vous avez exterminé ma famille, vous m'avez rendue malheureuse, abandonnée! Il est la seule personne chère qui me reste et vous l'avez aussi arrêté. À cause de vous, je n'éprouve plus aucune de joie de vivre».

Elle disait cela dans son for-intérieur mais elle répondit:

- Comment voulez-vous que j'aie de la joie de vivre alors que mon mari est emprisonné?

- Je prouverai qu'il n'est pas votre mari un de ces jours prochains. Il vaut mieux que vous ne répétiez plus qu'il est votre mari si vous ne voulez m'agacer. Cela ne vous rapporte rien, mais cela pourrait lui nuire.

ThuVan s'efforça de lutter une dernière fois:

- Quelle preuve avez-vous pour démontrer qu'il n'est pas mon mari? Je vous prie de rejeter ces soupçons. Je vous en serai très reconnaissante.

Il riait faiblement:

- Actuellement je n'ai pas de témoignage. Mais j'en trouverai. Et ce jour-là, il mourra. Vous le savez, n'est-ce pas? Il mourra!

ThuVan se sentait effrayée et baissait la tête. Après un moment de silence elle demanda:

- Faites-moi savoir, Monsieur, ce que je dois faire pour que vous... le libériez?

- Eh bien, si vous reconnaissez que vous n'êtes pas sa femme et si vous consentez à être la mienne, je lui rendrai la liberté.

- Si non?

- Si non, je trouverai quand même des preuves qu'il n'est pas votre mari. À ce moment, il mourra et vous m'appartiendrez, malgré vous.

Blême de colère ThuVan se leva:

- Jamais de la vie! Plutôt mourir avec mon mari. Mais je ne serai jamais ni votre maîtresse, ni votre femme!

Après avoir achevé sa phrase, mécontente, elle se dirigea vers la porte.

Il sourit, frappa trois fois des mains. Le soldat en sentinelle montra sa tête. Il ordonna:

- Raccompagne cette dame à la chambre de tout à l'heure.

S'apercevant de la longue absence de ThuVan, DuyQuang s'inquiétait. Aussi fut-il content de la voir revenir. Il lui demanda:

- Est-ce qu'ils t'ont fait quelque chose?

- Non! Le directeur m'a invitée à déjeuner avec lui, voilà tout!

Elle ne voulait pas rapporter à DuyQuang toute sa conversation. Cependant dans sa tête s'empêtrait toujours la phrase: «Si vous avouez qu'il n'est pas votre mari et si vous consentez à devenir ma femme, je lui rendrai la liberté».

ThuVan se demandait:

«- Est-ce que je pourrais-être la femme ou la maîtresse d'un communiste cruel et sournois? Est-ce qu'il lui rendrait sa liberté si j'acceptais cette condition?»

À ces questions ThuVan répondait:

«Non! Elle ne pourrait jamais être son amante. Elle ne pourrait croire en la parole des communistes dont la politique était de leurrer et duper. Et si elle avait la faiblesse d'avouer que DuyQuang n'était pas Thy, il le tuerait sûrement sur l'heure.

Donc elle était déterminée: «À n'importe quel prix je n'avouerai jamais la vérité».

La voyant plongée dans ses réflexions, DuyQuang s'étonnait sans oser lui en demander la raison. Depuis un mois, malmené, battu, torturé, sous-alimenté, il dépérissait. Assis un moment il se sentait exténué. Il s'écroula par terre et entra bientôt dans un sommeil profond.

À côté de lui ThuVan demeurait très perplexe. Car elle avait beau réfléchir, elle ne voyait aucun moyen de le sortir de ce lieu.

Vers sept heures du soir, le soldat au faciès simiesque ouvrit la porte, montra sa tête, lui fit signe:

- Venez dîner.

Ne voulant ni voir le visage du soldat, ni rencontrer le directeur, elle secoua la tête:

- Non! Je n'ai pas faim! Je n'ai pas envie de manger.

- Vous ne voulez pas manger. Venez quand même.

DuyQuang l'encouragea:

- Vas manger, chérie! Et demande au directeur de te laisser rentrer chez toi. En restant ici tu ne peux m'aider. D'ailleurs nous ne pouvons pas vivre ensemble dans cette prison humide et puante.

ThuVan comprenait bien DuyQuang, mais elle n'avait pas le cœur de l'abandonner dans son malheur, d'autant plus qu'elle n'était pas sûre que le directeur la laisserait partir.

Elle suivit le soldat jusqu'à la sortie de la cave puis le garde du corps jusqu'à la salle à manger.

Comme au déjeuner, il l'attendait, mais ce soir il était froid, peu accueillant.

Après l'avoir invitée à s'asseoir et lui avoir souhaité bon appétit, il ne desserra pas les dents, ni la regarda.

Une telle attitude inquiétait ThuVan qui n'osait pas lui demander la permission de rentrer chez elle. Elle mangea juste un peu.

Une fois son repas terminé, elle se leva et le remercia. Il leva les yeux sur elle, et lui demanda:

- Est-ce que vous avez pris une décision?

- À propos de quoi, Monsieur?

- Ce que je vous ai dit ce matin. Si vous n'avez pas encore décidé, je ne vous force pas. Retournez dans la chambre de détention et vivez avec lui.

Sans attendre qu'elle réponde, il frappa trois fois des mains. Le garde du corps la reconduisit.

Un moment plus tard, le soldat au visage de singe ouvrit la porte et lui lança une couverture et une natte. À la vue de la natte et de la couverture, DuyQuang dit:

- Comment le directeur est gentil avec toi! Je suis en train de me faire du mauvais sang. Je ne sais pas ce qu'il complot.

ThuVan n'osa pas lui répéter les conditions posées par le directeur. Assise en face de lui, le dos appuyé au mur, elle était plongée dans ses pensées...

Cette nuit-là, une lune claire, à travers la fente du mur, inondait la chambre d'une lumière blafarde. La chambre de détention glaciale et sombre des nuits précédentes lui sembla, ce soir, infiniment romanesque.

Il est probable que c'était grâce à la présence de ThuVan, de cette femme incomparable?

Ce n'était pas la première fois que DuyQuang se trouvait assis face à face avec ThuVan. Cependant cette nuit, il l'apercevait que sa beauté naturelle était extrêmement fascinante.

ThuVan était dans sa maturité, pleinement épanouie comme la fleur éclosée à l'apogée de sa splendeur avant de se flétrir. Il est probable qu'elle est de la variété de fleurs qui ne se fanent jamais, telle les fleurs de l'Eden de Dieu.

Sans raison apparente, DuyQuang imaginait une très agréable chambre où, en tête à tête, le directeur de prison et ThuVan déjeunaient et devisaient...

Il devait être tombé amoureux d'elle pour prendre si particulièrement soin d'elle et il lui avait dit probablement quelque chose qui l'émouvait pour qu'elle réfléchît tant depuis le déjeuner.

Se sentant mal à l'aise, DuyQuang la regarda:

- Puis-je savoir ce que le directeur t'a dit? Ou bien ne suis-je plus un prêtre pouvant écouter les confidences d'une fidèle?

Son ton dépit étonna ThuVan.

- Pourquoi parlez-vous ainsi? Pourquoi...

Elle laissa sa question inachevée parce qu'elle reconnut à temps, que ses yeux d'amoureux étaient chargés de jalousie. L'âme submergée de bonheur ThuVan se précipita... Il ouvrit ses bras pour la recevoir sur son cœur. Les lèvres se posaient sur les lèvres...

Cette fois le baiser était remarquablement émouvant parce qu'il surgissait de l'amour de deux amants. Il n'était pas comme celui de la comédie jouée, ce matin, devant le directeur de prison.

Ce baiser rappelait à ThuVan celui de Thy d'il y a vingt-deux ans. Pendant vingt-deux ans elle n'avait pas vécu pour elle. C'est pour cela qu'elle avait l'impression que sa vie ne comportait pas d'intervalle libre et à présent, au printemps de sa jeunesse, elle était à l'âge des premières amours.

Elle lui murmura tendrement:

- DuyQuang, je t'aime! Je t'aime de toute mon âme.
- Moi aussi chérie! Je t'aime plus que tout au monde.

Il l'étendit.

Un second baiser ne dure pas longtemps car sa main déboutonnait la robe...

ThuVan ferma les yeux, mordait fortement les lèvres pour que les cris d'émotion ne s'échappent pas.

Brusquement DuyQuang la lâcha, se rassit vivement, prit sa tête dans ses mains et s'écria:

- Ciel! Je comprends maintenant son arrière-pensée. Il t'a fait venir pour me séduire et faire de moi un pécheur. O mon Dieu! J'ai presque perdu mes vingt-ans de vie sacerdotale.

ThuVan s'assit et le retint:

- Mon chéri! Nous nous aimons, pas à cause de lui. S'aimer n'est pas un péché.

Il se leva comme pour fuir. Cependant la prison était exigüe! Ne pouvant s'enfuir il se résigna à s'asseoir. ThuVan voyant son attitude, s'attristait et s'apitoyait sur elle-même.

Levant des yeux en larmes:

- Vous avez très peur de moi, n'est-ce pas mon père? demanda-t-elle avec un ton très calme. Tranquillisez-vous, à partir de maintenant je ne laisserai plus de telles choses se reproduire.

- Pardonne-moi, ThuVan! Ne me reproche pas d'être ingrat. Je t'aime! Cependant tu sais que j'ai offert ma vie à Dieu. Je... je ne peux pas te la donner. Chacun de nous a déjà sa voie. Aide-moi à parcourir jusqu'au bout celle que j'ai choisie. Et je t'aiderai aussi...

Secouant la tête, ThuVan tout doucement répondit:

- Mon père! Ne vous souciez pas de ma vie. Je désire seulement que vous vous échappiez d'ici et que vous continuiez votre noble vie.

Elle se leva, étendit sa natte:

- Il fait humide par terre, dit-elle, couchez vous, mon Père, sur cette natte. Je me servirai de ma couverture.

À la vérité, la natte était assez large pour deux. Mais ThuVan se gardait bien le dire.

DuyQuang, aussitôt, refusa:

- Il a fait porter la natte et la couverture pour toi. Je suis un prisonnier, je ne peux pas jouir de cette faveur. D'ailleurs je suis habitué à coucher par terre.

ThuVan n'osa pas le contraindre.

Et chacun passa la nuit dans son coin.

Absorbée par ses pensées elle ne trouvait pas le sommeil.

«Aimer c'est se sacrifier et non pas désirer. Elle l'aimait depuis dix-neuf ans sans rien exiger. Alors, maintenant elle n'espérait rien de plus que de l'aider à sortir de prison».

Quant à elle, elle acceptait son destin. Celui d'une femme qui vivait en solitaire pour couvrir son amour.

* *

Le lendemain matin, à l'heure où les prisonniers allaient dehors pour s'occuper de leur hygiène corporelle, le garde du corps du directeur vint chercher ThuVan et la conduisit à l'étage.

Habitée à faire selon les ordres, sagement elle le suivit sans demander où il la menait. Dans son for intérieur elle pensa qu'il la conduirait à la salle à manger pour prendre le petit déjeuner avec le Directeur.

Cependant elle s'était trompée. Il la conduisit à une salle de bain et se retira.

Cette villa avait été construite par des Français. Bien qu'elle fût ancienne, la salle de bain était équipée de tout le confort: baignoire, eau courante froide et chaude etc...

Et l'eau dans la baignoire était prête. Mais ce qui fit le plus de plaisir à ThuVan ce fut la belle robe bien rangée dans la salle de bain. Justement c'était la robe qu'elle avait commandée à l'occasion des dix-huit ans de VanTruong. Elle ne l'avait mise qu'une seule fois et remise dans l'armoire depuis trois ans, le directeur avait envoyé ses soldats chez elle la prendre et la porter ici.

En dehors d'une valise remplie de ses vêtements il y avait tout le nécessaire pour dames: articles de toilette, parfum, produit de maquillage...

ThuVan se trempa dans la baignoire tout en pensant au directeur de la prison. Elle s'inquiétait, car elle ne comprenait pas pourquoi il voulait la garder ici et la traitait en convive.

«Quelle que soit l'intrigue, je le remercie quand même de m'avoir laissée me baigner après une nuit passée dans cette prison humide et nauséabonde!».

Après s'être baignée, elle mit sa belle robe, se pomponna sommairement et sortit de la salle de bain.

La voyant, le garde du corps qui l'attendait, s'en alla. Silencieusement elle le suivit, cette fois-ci, jusqu'à la salle à manger.

Le directeur de la prison épanoui et souriant l'accueillit d'un regard goguenard.

Après l'avoir invitée à s'asseoir en face de lui, il la contempla attentivement un moment et poussa bruyamment un soupir:

- Il n'y a pas de mari qui, ayant une gracieuse épouse comme vous, puisse rester froid et ne pas la prendre dans ses bras.

Tout en parlant il lui versa du café et lui coupa du pain. Leur déjeuner consistait en café, pain et viande froide.

ThuVan n'osait pas le regarder. Il poursuivit:

- Est-ce que vous le haïssez? Un mari qui ne se plaît pas à aimer sa femme mérite d'être puni. Vous en convenez, n'est-ce pas?

Le morceau de pain dans la main de ThuVan tomba par terre. Il le ramassa et lui en donna un autre. D'une main

tremblante elle prit la pièce de pain. Il saisit sa main tremblante et dit d'une voix douce comme pour la consoler:

- Soyez rassurée! Je le châtierai pour avoir été indifférent avec vous. Cette nuit je vous garantis qu'il doit vous aimer.

Avec ses baguettes il prit de la viande et la mit dans son assiette. Et mielleusement il l'encouragea:

- Mangez! Vous n'avez pas dormi la nuit passée. Vous avez besoin de manger pour ne pas perdre vos forces.

Plus il se montrait doux envers elle, plus ThuVan constatait qu'il était cruel. Il lui apparaissait donc que le directeur se servait d'elle comme d'un piège pour prendre DuyQuang.

Probablement, la nuit dernière il avait mis quelqu'un devant la porte de leur chambre de détention. Et ainsi il était au courant de tous leurs faits et gestes.

ThuVan mourait d'envie de lui crier:

«- Vous êtes un communiste barbare et cruel!»

Naturellement elle se garda bien de dire ce qu'elle pensait de lui.

Ses larmes tombaient goutte à goutte.

Il lui demanda en crispant son visage:

- Pourquoi pleurez-vous? Les mets ne vous plaisent-ils pas? Si c'est ainsi je dirai au cuisinier de vous préparer d'autres plats.

ThuVan secoua la tête:

- Non!

- Ou bien je ne suis pas comporté convenablement avec vous?

ThuVan secoua de nouveau la tête. Alors fronçant les sourcils il demanda:

- Si ce n'est pas cela, pourquoi pleurez-vous? À cause de lui?

- Non, je ne pleure pas.

Ceci dit, elle frotta avec sa main ses larmes, esquissa un sourire.

Heureux il dit:

- Déjeuner en compagnie d'une belle femme, je mange avec plaisir et de bon appétit. Cependant si l'exquise femme pleure, cela me coupe l'appétit et je n'éprouve plus envie de manger. Je vous remercie sincèrement. Depuis que vous êtes là, j'attends l'heure des repas pour vous regarder manger et manger de bon cœur.

Il se peut qu'il ait été sincère en disant cela. S'il ne l'était pas, il savait bien de façon courtoise et galante vous encenser. Et quelle est la femme qui ne serait pas sensible à cette flagornerie?

Cependant ces flatteries ne faisaient qu'aviver la haine de ThuVan qui se disait en son for intérieur:

«- Tu t'es servi de moi pour lui tendre un piège et tu veux encore servir de moi pour te procurer du plaisir. Je te hais! Je t'abhorre jusqu'à ma mort!»

Cette rancune durcissait sa figure. Et elle était déterminée à ne plus jamais pleurer devant lui.

* *

Quand le garde du corps la raccompagna à la cellule, DuyQuang n'était pas là. Troublée et inquiète, ThuVan s'assit dans un coin, ne sachant pas ce que le directeur était en train de lui faire.

Un moment après, la porte s'ouvrit et deux soldats jetèrent DuyQuang par terre, inerte, comme un cadavre.

Tout son corps était truffé de meurtrissures par flagellation. Il gisait inanimé. ThuVan le tira sur la natte et le recouvrit de la couverture.

Ne sachant quoi lui faire d'autre, elle pria.

Vers midi le soldat au faciès simiesque apporta le bol de riz et le verre d'eau à DuyQuang qui, encore sans connaissance, ne put manger.

Au déjeuner de ce jour-là, à peine entrée dans la salle à manger, elle s'emporta:

- Pourquoi avez-vous maltraité ainsi mon mari? Est-ce un plaisir pour vous de battre les autres? demanda-t-elle aussitôt.

La voyant furieuse, il riait aux éclats de satisfaction:

- C'est que je l'ai puni pour s'être montré indifférent envers vous. Je pensais que vous devriez me remercier. Alors pourquoi me le reprochez-vous?

L'entendre rire irrita ThuVan encore d'avantage:

- Vous... vous n'êtes pas un être humain. Vous... êtes Satan personnifié! Vous êtes...

Au comble de colère elle suffoquait au point de ne plus pouvoir articuler les mots. Elle tremblait de tout son corps, le regard furibond...

Lui, loin de se fâcher, manifestait sa satisfaction:

- J'ai lu, dit-il, une vieille histoire de Chine contant la vie de la divine «Bao Tu». Elle était très belle quand elle riait ou même quand elle pleurait. Mais elle devenait plus belle quand elle se mettait en colère. Je ne l'ai pas crue. À présent, vous voyant en colère j'imagine bien comment était la belle «Bao Tu» autrefois.

- Monsieur! Taisez-vous! N'essayez pas de flirter avec moi. C'est inutile! Je vous honnis! Je vous hais!

- C'est un honneur d'être détesté par une belle femme, d'autant plus qu'«exécrer» est un état sentimental. Et de la haine à l'amour il n'y a qu'un pas facile à franchir.

Ne voulant pas discuter plus longtemps avec lui, ThuVan mangea en silence.

Lorsqu'elle revint à la cellule, elle trouva DuyQuang déjà revenu à lui mais toujours allongé et poussant de petits gémissements. Elle lui donna à manger et à boire.

À travers un souffle il lui dit:

- Pardonne-moi! Je t'ai causé trop de peine.

Elle pleurait, la tête appuyée sur lui:

- C'est à cause de moi qu'il vous ait ainsi malmené, mon père!

Elle pensait que le directeur, amoureux d'elle, torturait DuyQuang pour se venger d'elle qui n'acceptait pas ses avances.

DuyQuang répondit:

- Dans cette prison tout le monde est malheureux à cause de lui. Même si tu n'es pas là, il veut, de toute façon, me tuer.

Voyant ses blessures suintantes de sang elle voulut avoir de la pommade et des pansements pour le soigner. Alors elle

appela le soldat au visage simiesque, lui donna de l'argent et lui demanda d'acheter ce dont elle avait besoin.

- Je ne peux pas sortir, dit-il.

ThuVan le crut parce que jour et nuit il était en permanence dans cette cave.

Le soir, en sortant de la salle à manger, elle pria le garde du corps de lui acheter ses médicaments. Il refusa également:

- Je n'ai pas la permission de le faire.

Cette nuit-ci DuyQuang plongea dans l'inconscience. Couchée à côté de lui, ThuVan cherchait un moyen de se procurer des médicaments.

Le lendemain matin, avant de quitter la salle de bain elle brisa un flacon de parfum. Avec un morceau de verre elle se tailla une longue et assez profonde blessure à son bras. La douleur aiguë faillit la faire s'évanouir. Elle s'efforça de la dominer et sortit en tenant son bras qui saignait abondamment avec sa main valide.

La voyant dans cet état, le garde du corps affolé, cria. Le directeur accourut. Effrayé de voir son bras saigner, il la guida vers la salle à manger, ordonna aux garde du corps d'apporter d'urgence de quoi la soigner. Et lui-même, il la pansa.

Elle lui expliqua qu'en tombant, son bras avait tapé sur un flacon de parfum qui s'était brisé et l'avait blessée. Il la crut.

Pendant qu'il s'affairait, elle cacha le tube de pommade dans son sac.

Au déjeuner elle mangea peu «parce que son bras lui faisait mal» disait-elle au directeur. Il lui donna un médicament à prendre.

ThuVan fit semblant de l'avaloir devant lui, alors qu'en réalité elle mettait le comprimé dans son sac.

Cette nuit-là, grâce à la pommade et au médicament antalgique, DuyQuang gémit moins.

Le jour d'après, quand elle revint dans la cellule après le petit-déjeuner, DuyQuang n'était pas là. Un moment après, deux soldats le jetèrent inanimé comme la dernière fois.

Aux anciennes blessures s'étaient ajoutées de nouvelles. Elle ne pouvait faire mieux que de le soigner avec la pommade et le médicament qu'elle avait extorqués au directeur de prison en faisant semblant d'exagérer sa douleur.

Tous les deux jours, DuyQuang subissait la torture. Et tous les deux jours il passait du pire au mieux et du mieux au pire.

Et toutes les nuits, d'un côté elle soignait DuyQuang, et de l'autre elle aggravait sa blessure pour justifier son besoin de médicament.

Plus d'une semaine après, elle se plaignait toujours d'avoir mal. Il défait le pansement et s'étonna de trouver sa blessure envenimée. Étant un être intelligent il découvrit sa ruse et en même temps s'apercevant qu'elle s'était blessée volontairement, il entra dans une violente colère, tapa sur la table en criant:

- Ah, vous m'avez trompé! Vous voulez que je vous soigne? Eh bien! Je le torturerai plus sévèrement pour vous punir.

Elle éclata en sanglots et dit:

- Maltraitez-moi! Punissez-moi! Il n'est pas coupable, rendez-lui la liberté.

En l'entendant demander la libération de DuyQuang, le directeur, furieux de jalousie, arracha le pansement de ThuVan et le balança par la fenêtre avec médicaments et pommade. Il hurla, il trépigna de colère.

Effrayé de le voir si courroucé, elle s'évanouit.

D'une part parce qu'elle passait des nuits blanches à soigner DuyQuang et d'autre part parce que sa blessure s'était envenimée et qu'elle souffrait réellement.

Il s'affola en la voyant évanouie. Il la déposa dans un fauteuil et à genoux lui refit son pansement.

Il s'apercevait à présent qu'elle était pâle, amaigrie. Il fronça les sourcils en réfléchissant. Puis, après un moment, marcha de long en large, rouge de colère.

Revenue à elle, elle ouvrit les yeux.

Planté devant elle, il dit:

- Vous l'aimez au point de vous blesser exprès pour le sauver, alors qu'il ne vous aime pas, il est froid avec vous. Vous ne le voyez donc pas?

- Vous maltraitez, vous battez mon mari si durement comme cela, que même s'il voulait m'aimer...

Il couvrit sa voix de son hurlement:

- Je vous défends de l'appeler «mon mari».

- Vous m'interdisez, vous me tuez même, mon mari c'est mon mari. C'est la stricte vérité.

Il s'emporta au plus haut point, la dressa debout brutalement. Mais ses yeux si doux, sa figure angélique avaient une telle force invisible qu'elle eut raison de sa violence.

Il se sentit alors épouvanté, s'empressa de la reposer dans le fauteuil et dit d'un air troublé:

- Je vous demande pardon. J'ai oublié que vous êtes fatiguée.

Puis sans comprendre pourquoi il ajouta:

- C'est bon! Puisque vous l'aimez tant, je lui accorde une chance. Je lui donne trois mois. Dans les trois mois, si vous et lui, vous avez un enfant, je vous rendrai la liberté, à tous les deux. Sinon, je le tuerai. Et à ce moment-là vous serez ma femme, que vous y consentiez ou non, je vous ferai un enfant pour vous obliger à vivre avec moi.

Ses conditions semblaient être une faveur spéciale. Cependant, au fond, il voulait d'abord acheter sa complicité, sa confiance avant de tuer DuyQuang et de s'emparer d'elle.

Parce qu'il savait que DuyQuang était un religieux, même sans preuves patentes, DuyQuang ne lui ferait pas un enfant pour sauver sa vie.

À supposer que le résultat fût contraire à ses prévisions, c'est-à-dire que DuyQuang et ThuVan eussent un enfant, il perdrait certes ThuVan. Mais sur le plan politique, il gagnerait. Il serait le vainqueur en détruisant la vie religieuse de DuyQuang.

La politique des communistes est l'extermination des religions. Et obliger un religieux à se profaner est aussi leur but.

En définitive, dans les deux cas, il était le gagnant.

Personnellement ThuVan connaissait bien DuyQuang. Elle savait qu'il aimait, mais qu'il ne renoncerait pas à ses vœux. Ils ne pourraient devenir mari et femme. Par conséquent DuyQuang ne lui ferait jamais un enfant par peur de mourir.

Aussi bien savait-elle d'avance qu'elle perdrait à coup sûr. Avait-elle le choix? Quoiqu'il advienne, elle accepta, provisoirement, ces conditions. Qui sait, dans le délai de trois mois, il se produirait peut-être un miracle: L'ordre de les libérer spontanément tous les deux?

Elle fit alors semblant de dire:

- Comment pourrai-je vous croire? À ce moment-là nous aurons un enfant et vous nous garderez toujours en prison, quel malheur pour notre enfant! C'est pour cette raison que... mon mari et moi, nous nous efforcions d'éviter de nous aimer pour ne pas avoir d'enfant et non pas parce qu'il est indifférent.

Il se contenta de pousser un grognement sans rien dire. Puis sortant son stylo il griffonna sur une feuille de papier sur la table quelques mots, signa et lui remit:

- Voici ma parole, noir sur blanc et ma signature. Est-ce une garantie suffisante pour vous?

ThuVan lut:

«Je soussigné, Dr. Phan Huy Phong, directeur de la prison M34, promets de rendre la liberté à Monsieur Le Thy et Madame ThuVan Le, à la condition qu'ils aient, dans un délai de trois mois, un enfant pour prouver qu'ils sont bien mari et femme. Dans le cas contraire ils seront punis pour avoir fait de fausses déclarations.

Le 5 mai 1979

Signature: Phan HuyPhong»

Ce n'est que maintenant ThuVan connaissait son vrai nom. Il s'est dit «docteur» sans préciser docteur en quoi? Il devait certainement avoir fait des études en Russie ou dans les pays communistes de l'Europe de l'Est.

ThuVan mit le papier dans son sac. Puis soudain, elle se rappela quelque chose, elle dit:

- Cette feuille de papier ne garantit rien. Car sur le plan international vos gens ne respectent jamais leurs signatures et leurs engagements à plus forte raison avec les pauvres citoyens que nous sommes.

Il pâlit à cette assertion. ThuVan savait qu'elle allait trop fort, qu'elle le choquait et que cela pourrait lui nuire. Aussi s'empressa-t-elle de se défendre:

- Je vous fais mille excuses! Je n'avais pas l'intention de parler de vous, mais seulement les autres. Étant un intellectuel, vous devez être différent d'eux. Je crois en votre parole, Monsieur HuyPhong.

L'inflexion harmonieuse de sa voix, sa façon de prononcer avec tendresse son nom firent qu'il se sentit ému.

- Si vous ne me voyez pas encore, je jure devant les mânes de l'oncle Ho que je ne me départirai pas de mon engagement. Êtes-vous contente?

ThuVan savait que pour les communistes vietnamiens, Ho-Chi-Minh est un dieu. Ayant juré devant ses mânes, le directeur de prison n'osera pas renier sa parole.

Heureuse elle riait avec beaucoup de grâce. Il prit sa main, la fit asseoir sur la chaise:

- Dorénavant, dit-il, vous devez vous montrer gaie, belle et vous ne pouvez plus me demander quoi que ce soit.

- Je désire solliciter une seule chose...

Elle voulait demander que pendant trois mois DuyQuang ne soit plus torturé.

Cependant il ne la laissa pas formuler sa supplication. Secouant la tête il dit:

- Non! Je vous ai déjà accordé une très grande faveur.

ThuVan savait qu'il disait la vérité. Parce que, depuis trois ans, les cadres communistes, quel que soit leur échelon, ont le droit de tuer, de s'emparer des maisons, de piller les biens, d'accaparer les femmes des autres. Ce directeur n'aurait pas besoin de lui proposer des conditions, s'il voulait tuer DuyQuang ou la prendre pour femme.

Or, s'il a agi ainsi c'est parce qu'il voulait qu'elle l'aime, qu'elle devienne sa femme sans la contraindre.

Le matin de ce jour-là, après le repas, il lui fit prendre son médicament en le mettant lui-même dans sa bouche. Il était gai comme un pinson. Il était heureux comme celui qui gagne le gros lot et qui attend le jour de le toucher.

ThuVan, au contraire, vivait dans une angoisse poignante.

De retour dans la cellule et n'y voyant pas DuyQuang elle comprit qu'on était en train de le torturer. Mais cette fois-ci il revint sans être porté par les soldats n'ayant pas été sévèrement malmené.

Depuis qu'il est revenu, DuyQuang n'adressait pas la parole à ThuVan. Il priait silencieusement. Et après ses prières il se plongeait dans de profondes méditations.

De son côté ThuVan avait à réfléchir.

Aussi, tous les deux restaient-ils des heures sans parler.

Et chacun de dormir dans son coin.

Cependant à peine s'étaient-ils étendu que la porte s'ouvrit. Deux soldats soulevèrent DuyQuang et l'amènèrent. ThuVan essaya de les retenir. Ils la refoulèrent et l'enfermèrent à clef.

Un moment après, ils le ramenaient inanimé comme les autres fois et peut-être que cette fois, les blessures étaient encore plus graves.

La raison pour laquelle DuyQuang était si sévèrement puni, c'est qu'après avoir posé ses conditions à ThuVan, le directeur de prison soudainement s'inquiétait d'être vaincu. Car il savait qu'ils s'aimèrent. Dans ces conditions il aurait édifié le bonheur pour les deux.

Le seul moyen de remédier à cela sera d'infliger à DuyQuang des supplices sévères jusqu'à ce qu'il soit complètement épuisé, incapable de bouger.

ThuVan avait flairé son secret. Aussi passait-elle toute la nuit à se tourmenter. Elle éprouvait à la fois de la compassion pour DuyQuang et de la haine envers le directeur de la prison.

Elle pensait que, pour échapper à ce communiste cruel, elle n'avait qu'un moyen, être enceinte. Il faut donc qu'elle se donne à un autre homme.

Cependant dans cette prison elle ne pourrait rencontrer aucun homme autre que les soldats et ce directeur. Et dans cette cave...

Elle n'osait plus continuer à réfléchir. Elle était trempée de sueurs froides à la pensée de se donner à ce gardien.

Rien qu'à regarder son visage elle s'effrayait à s'évanouir à plus forte raison quand il la toucherait. Elle en pourrait mourir d'effroi.

Se tournant et se retournant un moment ThuVan continuait à penser:

- VanTruong doit être mort. Je n'ai plus de famille. Quelle joie ai-je encore de vivre? Je vis pour quoi faire? Je l'aime, alors, pourquoi regretterai-je ma personne et ne la

sacrifierai-je pas pour le délivrer de cette infernale prison? Quand il sortira et retrouvera ses fidèles et sa noble vie, je me détruirai. De cette façon ma mort lui sera profitable et sera utile à des milliers de brebis qui attendent leur berger.

C'est nécessaire! Il me faut me donner à ce soldat gardien.

Ayant trouvé la solution adéquate pour arracher DuyQuang de sa prison, elle se sentit soulagée. Cependant elle tremblait comme si elle se trouvait devant une situation terrifiante. Elle ne dort pas de toute la nuit.

Au petit déjeuner le lendemain elle ne regarda pas le Directeur tant elle le haïssait. Elle refusa catégoriquement de manger quand il l'invita.

- Si vous ne mangez pas, dit-il, je perds ma joie, je m'énerve. C'est fâcheux pour les prisonniers et surtout pour lui.

ThuVan cria, les yeux baignés de larmes:

- Il vous faut le tuer et me tuer tout de suite!

- Ce n'est pas possible! Il ne peut pas mourir facilement.

Puis tout à coup il prit un ton affable:

- Je vous ai promis de lui accorder une chance et je tiens ma parole.

- Vous nous sommez d'avoir un enfant, mais le maltraitez de cette façon-là, comment voulez-vous qu'il... qu'il...

Elle avait du scrupule à dire tout ce qu'elle voulait dire.

Il riait:

- Oh! Vous savez, un homme, si faible soit-il, quand il veut bien aimer une femme, il est toujours vigoureux. Cependant, restons-en là. Je m'en vais donner des ordres aux

tortionnaires d'avoir la main plus légère. Vous êtes contente, n'est-ce pas?

ThuVan pensait:

«- Je dois changer d'attitude. Il faut que je le flatte, que je sois agréable avec lui pour qu'il soit heureux et pour qu'il maltraite moins les prisonniers et DuyQuang. D'autre part il faut que je hâte d'avoir un enfant».

Ce soir-là, après le dîner, dans la cellule elle comptait les jours de ses règles et s'apercevait soudain qu'à partir de ce jour et pendant dix jours, d'après la méthode Ogino, il lui serait possible de concevoir.

Elle attendit, le cœur battant, qu'il fût tard dans la nuit pour appeler le soldat gardien. Elle frappa à la porte. DuyQuang, après une dure séance de tortures gisait inconscient.

Le gardien regarda par le judas. ThuVan lui fit signe d'ouvrir la porte.

N'étant pas une prisonnière et bien traitée par le directeur elle était respectée des soldats. Sans hésiter, le gardien ouvrit la porte pour la laisser sortir.

Après avoir regardé autour d'elle dans ce long corridor obscur de la cave et n'ayant vu personne, ThuVan enleva vivement ses vêtements, s'étendit de tout son long par terre en fermant les yeux.

Le gardien, ne pouvant encore en croire ses yeux, regarda fixement son beau corps. Au bout d'un instant, ayant compris ce qu'elle voulait, il posa sa lanterne par terre, s'empressa de déboutonner son pantalon puis se jeta sur elle comme une bête sauvage.

Au comble de la frayeur elle s'évanouit.

Quand elle revint à elle, elle était cochée dans la pièce, encore toute nue, à côté de DuyQuang.

Elle retrouva ses vêtements, s'en revêtit en tremblant. Bien qu'elle se couvre des pieds à la tête avec la couverture, elle se sentit glacée comme quelqu'un en plein accès de malaria.

Pendant huit jours de suite la même scène d'amour se renouvela rapide et tard dans la nuit. Et chaque fois ThuVan revenait dans la cellule sans connaissance.

À la neuvième nuit, sans comprendre pourquoi, elle ne s'évanouit pas? Et lorsqu'il se lança sur elle, elle eut l'impression d'être torturée par les démons de l'enfer. Elle souffrit tellement martyre que ses larmes coulèrent.

Bien qu'elle se donnât, bien qu'elle ne fût pas violée, elle ne ressentit que des souffrances. Car une femme ne peut être heureuse dans l'acte d'amour qu'avec celui qu'elle aime.

Aussi quand le gardien se baissa, passa le bras pour la porter, le repoussa-t-elle violemment et se hâta-t-elle de courir dans la prison où elle étreignit DuyQuang et pleura piteusement.

Il n'y a pas de souffrance qui soit pire que celle qu'éprouve une femme dont l'amant est couché là, près d'elle et qui est obligée de se donner à un exécration inconnu?

C'est en cette minute que ThuVan eut pitié d'elle et déplora son sort.

La nuit d'après, elle décida de ne plus se donner au soldat gardien. Elle pensait qu'après neuf fois elle avait une chance d'en avoir un enfant.

Tard dans la nuit, ayant attendu en vain le signal de ThuVan, le gardien s'impatienta. Il ouvrit le judas et regarda à

l'intérieur. Encore éveillée, elle s'effraya en entendant du bruit à la porte et se blottit sans bouger contre DuyQuang.

Au bout un moment le soldat s'en alla.

Le lendemain matin quand il vint ouvrir la porte pour laisser sortir ThuVan, il lui donna rendez-vous:

- Ce soir, n'est-ce pas?

Elle secoua la tête. Il se renfrogna.

À midi le repas de DuyQuang était réduit de moitié. Le gardien le fit exprès pour qu'elle le sollicitât avec insistance.

ThuVan se sentait très irrité. Elle se disait:

«- Un type vil comme toi veut aussi m'opprimer. Vous autres, les communistes, à quel échelon que vous soyez, vous êtes des sacripants cruels».

Elle trouva, soudain, un moyen qui lui permettrait de se passer de ce soldat. C'est de prélever, à chaque repas d'elle, un peu de nourriture pour DuyQuang.

Le directeur de prison, habituellement très affairé pendant les repas, ne restait pas souvent en place. Elle pourrait bien cacher les aliments dans son sac.

Alors, elle prit ce jour-là, sans difficultés, des patates, des œufs, quelques biscuits... Seule demeurait sans solution la question de l'eau.

Elle pensa tout à coup:

«- Tiens! Le type au visage de singe a voulu m'abuser. Pourquoi ne ferai-je pas du chantage?»

Revenue dans la chambre et après avoir fait manger DuyQuang, elle frappa à la porte pour appeler le gardien. Il accourut.

Elle lui commanda:

- Tous les jours, tu dois m'apporter trois fois de l'eau.

Il secoua la tête.

- Ah, si tu ne fais pas exactement ce que je désire, je rapporterai à ton supérieur tout ce qui s'est passé dans les nuits précédentes.

Il se fâcha tout rouge à l'idée de se voir menacé, mais n'osa pas désobéir. Il lui apporta de l'eau.

Ayant pris l'avantage sur lui, elle voulut en profiter encore:

- La prochaine fois, lui dit-elle, tu devras apporter un verre plein. Il fut que l'eau soit claire et propre, que le verre soit bien lavé. Si l'eau est mauvaise, eh bien, je relaterai aussi à ton supérieur l'autre affaire.

C'était la première de sa vie qu'elle prenait une attitude malhonnête. Elle en éprouvait de la honte. Cependant elle se disait en son for intérieur:

«- Bah! Avec les cupides, les méchants comme eux, je n'ai pas besoin de me montrer polie, honnête, bonne».

DuyQuang, ayant eu un bon et abondant repas, avait repris un peu de forces. Sans comprendre pourquoi ThuVan menaça de façon voilée le gardien, il demanda:

- Qu'est-ce qu'il t'a fait dans les précédentes nuits?

- Il...

N'ayant pas l'habitude de mentir, elle bredouillait. Soucieux, DuyQuang insista:

- Est-ce qu'il t'a fait quelque chose de grave?

- Il... il a été insolent avec moi.

- Il vaut mieux que tu ne lui adresses pas la parole.

- Oui, d'accord.

Et elle baissa la tête pour dissimuler son chagrin.

* *

Depuis un mois, ThuVan ne voyait pas ses menstruations revenir. Elle éprouvait une extraordinaire anxiété. Son état d'âme en ce moment, était celui d'une femme mariée, des années sans enfant, qui éprouve une joie indicible en s'apercevant que ses règles ne reviennent pas.

Malgré cela et n'étant pas encore tout à fait certaine, elle gardait son calme devant le directeur de prison.

Depuis qu'elle prenait en cachette, trois fois par jour de la nourriture avec viande pour DuyQuang, il n'était plus affaibli comme auparavant. Il avait assez de force pour supporter tous les deux jours, la bastonnade.

Le directeur de prison remarqua que sa santé au lieu de s'amoinrir, s'améliorait de jour en jour, qu'il ne perdait pas connaissance après les tortures.

Il s'en étonna sans pouvoir en connaître la raison.

Ne pouvant pas imaginer le subterfuge de ThuVan il supposait que DuyQuang supportait la flagellation par accoutumance. Alors il changea de méthode de tortures en lui brûlant la plante des pieds avec un fer chauffé à blanc.

DuyQuang s'évanouissait de souffrances. Les tortionnaires le ranimaient en aspergeant sa figure d'eau et le laissaient rentrer à pied dans sa chambre. Chaque pas était pour lui une étape du chemin de la croix. Maintes fois il tomba et finalement il rentra en rampant.

Toute la journée il gémissait de douleurs. Devant cette situation, bien qu'elle eût le cœur déchiré, ThuVan ne pouvait rien faire.

Pendant qu'elle s'attristait ainsi auprès de lui, elle se rappela soudain que c'était la deuxième fois elle n'avait pas revu ses règles.

Au comble de la joie, elle s'écria:

- O seigneur! Vous m'avez sauvée. Vous nous avez sauvés!

DuyQuang, alors qu'il mordait les lèvres pour maîtriser ses douleurs, entendit ThuVan crier de joie.

- Qu'est-ce qui t'a rendue si heureuse? demanda-t-il en claquant des dents.

- O mon père! Dieu nous a sauvés! Je vous demande, mon père, de ne pas me contredire devant le directeur si je dis quelque chose qui s'est passé entre nous.

- Mais quoi?

- Si je dis que je suis...

Pendant qu'elle éprouvait la grande joie de se savoir enceinte et de sauver DuyQuang, elle avait oublié que cet enfant était celui de l'homme au visage de singe. Et quand il lui posa la question elle imagina qu'elle portait dans son sein un petit bébé mi- humain, mi- animal. Alors, effrayée à l'extrême, elle tomba évanouie.

Ne comprenant guère ce qui s'était passé, DuyQuang s'efforça de s'asseoir et de la ranimer. Elle reprit ses esprits. Cependant sans savoir pourquoi elle bouda un tantinet, ferma les yeux, se tint immobile et pourtant elle avait envie de dire:

«- Oh! Si l'enfant était de toi, je serais la personne la plus heureuse».

Dix jours à la file, DuyQuang subit non seulement la flagellation mais aussi les brûlures aux pieds. Il n'en pouvait plus.

ThuVan lui donnait à manger, le faisait boire. Elle pensait:

«- Peut-être, le directeur de prison veut-il le tuer avant le délai convenu».

Ce jour-là, en revenant du petit déjeuner et ne voyant pas DuyQuang dans la chambre, elle sut qu'on était en train de le malmener dans la salle de tortures. Elle ressortit.

Le soldat gardien attrapa son bras et la tira en arrière. Elle grondait en colère:

- Lâche-moi! Sinon, à midi, je raconterai à ton supérieur qu'il y a deux mois, tu m'as violée chaque nuit. J'en ai des preuves.

L'entendit parler d'une façon malhonnête, il prit peur, et la lâcha.

Elle courut à l'étage, parcourut tout le corridor, tourna à gauche et arriva à la chambre de tortures où s'entendaient les cris des prisonniers.

Elle poussa violemment la porte et entra.

Elle y vit d'innombrables prisonniers que l'on torturait. Les uns étaient brûlés au fer chauffé, les autres, étaient flagellés par les tortionnaires, il y en avait d'autres auxquels ils arrachaient les ongles, etc...

C'était vraiment le spectacle de l'enfer imaginé par l'homme.

ThuVan sentant sa tête tourner, était près de s'évanouir. Le directeur, impassible et les mains derrière le dos, regardait

ses subordonnés torturer les détenus. Voyant ThuVan entrer en coup de vent il grimaça:

- Que venez-vous faire ici?

D'une seule traite, elle dit:

- Monsieur! Ne torturez plus mon mari. J'ai un enfant de deux mois avec lui. Si ce n'est pas vrai, vous avez le droit de le tuer aujourd'hui même et je consens à devenir votre femme ce jour même sans attendre l'expiration du délai.

DuyQuang, étendu sur la table, mains et pieds ligotés dans l'attente qu'on lui brûle les pieds, était intrigué d'entendre ce que ThuVan disait au directeur. Cependant comme elle lui avait recommandé de ne pas protester, il resta tranquille pour écouter la suite.

Ayant entendu sa révélation, le directeur pâlit. Puis fronçant les sourcils:

- Vous auriez pu me dire cela au déjeuner. Vous n'avez pas besoin de vous presser. Vous n'avez pas l'autorisation d'entrer ici.

- Attendre jusqu'à midi? Et si par mégarde, vous tuez entre-temps mon mari? Alors?

Il riait aux éclats:

- Celui-là? Il est très fort! Il ne mourra pas! Allez!

ThuVan irritée:

- Vous faites souffrir les gens à ce point-là, et vous pouvez encore rire? Avez-vous du cœur? Si vous n'en avez pas, comment savez-vous m'aimer pour m'obliger à être votre femme?

Il la cajola:

- Avec vous j'ai du cœur. Mais avec les prisonniers, mon cœur est complètement endurci.

- Alors, faites-moi examiner par quelqu'un maintenant et arrêtez tout de suite de torturer mon mari.

- Très bien! Si vous voulez! Je vous emmène chez le docteur.

Il acceptait les choses facilement parce qu'il savait que DuyQuang n'avait pas de force de lui fait un enfant. Et ThuVan prétendait être enceinte parce qu'elle voulait qu'il arrêtât de malmener DuyQuang.

Il la prit par la main, la fit monter à l'étage supérieur et après des détours ils arrivèrent à une salle assez spacieuse contenant des médicaments et quelques objets.

Dans cette salle se trouvait deux femmes, l'une en vêtements ordinaires et l'autre en tenue d'infirmière et un homme en blanc.

La dame en vêtements ordinaire n'était autre que la doctoresse Duong Quynh Hue que ThuVan connaissait bien. Vingt-ans auparavant elle jouissait d'une bonne réputation et l'avait assistée quand elle accouchait VanTruong.

En ce temps-là elle était jeune et belle, d'une famille riche et de retour de France».

Durant les études à l'étranger elle était tombée amoureuse d'un membre du Parti communiste, haut gradé, dans le «Front de Libération du Sud-Vietnam».⁷

⁷ Pour avoir la raison d'envoyer des soldats au Sud-VN faire la guerre, Ho Chi Minh avait créé le « Front de Libération du Sud-VN » dont la direction était confiée aux communistes du Sud. Le but de HCM était de berner le monde en disant que c'était un groupe Sudiste qui s'est révolté contre le Gouvernement de Saïgon et des Américains. En réalité cette organisation était fondée par HCM et agissait selon les directives de Hanoi.

C'est pour cela qu'après quelques années d'exercice professionnel à Saigon elle l'avait rejoint dans la brousse et œuvré pour les communistes de Hanoi.

Actuellement elle semblait être encore en poste dans le gouvernement communiste.

ThuVan l'avait reconnue tout de suite. Peut-être la doctoresse ne la reconnaissait-elle pas. Mais quoiqu'il en fût ThuVan était contente de savoir qu'elle était dans le groupe des intellectuels patriotes du Sud Vietnam leurrés par Ho-Chi-Minh comme l'avait été Thy.

Ces intellectuels se trouvent aujourd'hui dans une position inconfortable qui les oblige à suivre les communistes, sous peine d'être exterminés.

C'est pour cela que la doctoresse ne faisait pas partie des communistes cupides et cruels.

Très étonné de la trouver là, le directeur de prison la salua respectueusement. Probablement visitait-elle la prison à l'improviste et le directeur n'en avait pas été prévenu. Elle ne lui adressa pas la parole, mais elle regarda fixement ThuVan:

- N'êtes-vous pas Madame ThuVan Le? demanda-t-elle.

Heureuse jusqu'aux larmes:

- Oui! Oui, c'est bien moi, répondit ThuVan. Je vous ai reconnue tout de suite. Je ne me doutais pas que vous me reconnaîtriez, madame la doctoresse.

Dans ce groupe il y avait des intellectuels réputés pour leur patriotisme et non communistes, mécontents du Gouvernement de Saigon, ils se sont laissés séduire par HCM qui leur avait promis de leur «remettre le pouvoir le jour où le Gouvernement de Saigon sera renversé ». Au mois d'avril 1975, après la chute de Saigon due en grande partie à ce groupement, les communistes d'Hanoi très habiles, les dépouillaient de tout pouvoir en leur offrant des postes honorifiques et peu à peu les éliminaient ou les détruisaient.

Souriant elle dit:

- Comme c'est extraordinaire! Vous n'avez pas changé beaucoup en vingt ans! Votre fils doit être un grand garçon maintenant?

- S'il vivait, il aurait vingt-et-un ans.

La dame fronça les sourcils:

- Comment? Il est mort? Depuis quand?

- Je ne sais pas depuis quand! Depuis le jour où le gouvernement... a libéré le Sud, mon fils et moi, nous nous sommes égarés. Et je pense qu'il est mort.

Ce que venait de dire ThuVan fit soupirer la doctoresse qui ne dit rien.

Le directeur, inquiet de voir que les dames se connaissaient, se mêla aussitôt à la conversation:

- Je vous prie, camarade ministre, de venir à mon bureau.

Elle acquiesça, d'un signe de la tête et s'apprêta à partir quand, inopinément elle demanda à ThuVan:

- Mais, qu'est-ce que vous faites ici?

- Je suis enfermée ici.

- Comment? Dans une prison pour hommes. Et pour quel motif?

Cette question posée au directeur de prison le fit pâlir. D'un seul souffle ThuVan répondit:

- Mon mari est détenu ici sans être coupable. Je suis gardée dans cette prison depuis trois mois. Monsieur le directeur nous oblige d'avoir un enfant pour nous rendre la liberté. Sinon...

Craignant que ThuVan n'allât tout révéler, il dit aussitôt:

- Camarade ministre! Le prisonnier, qui se reconnaît comme le mari de cette dame, est un religieux réactionnaire. En réalité, ils ne sont pas mari et femme.

Ayant peur que la doctoresse Hue ne se fiât aux paroles du directeur et que ce dernier ne se vengeât d'elle sur DuyQuang, ThuVan prit sa main et d'un ton suppliant:

- Vous pouvez me croire, Madame! L'homme en prison est bien mon mari et non pas un religieux. Vous vous rappelez sûrement qu'autre fois je vous ai dit que mon mari allait faire ses études en Suisse?

La Doctoresse fit signe de la tête. ThuVan poursuivit:

- Il revint au pays quelques mois après que Saigon fût libérée. À ce moment-là mon fils, en vacances à Cantho, a disparu sans laisser de traces. Mon mari courut à sa recherche de province en province. Cette nuit-là, il venait de rentrer à la maison, les soldats de ce Monsieur sont arrivés en l'accusant faussement d'être un religieux du nom... Je ne me le rappelle plus. Depuis, je suis aussi détenue ici et Monsieur...

Lui coupant la parole, le directeur dit à la doctoresse:

- Ce prisonnier n'a pas de papiers attestant qu'il est mari de cette dame. Et il pénétrait chez elle juste au moment où mes soldats poursuivaient le religieux réactionnaire.

- Il a perdu son titre d'identité, dit ThuVan.

- Alors pourquoi il n'a-t-il pas son nom sur le livret de famille?

- Parce que... venant de rentrer au pays il n'a pas eu le temps de se présenter aux autorités. Et pendant ces trois années parcourant tout le pays à la recherche de notre fils, il n'était pas à la maison pour se présenter.

Les explications de ThuVan n'étaient pas très édifiantes. Cependant la doctoresse Hue, ayant l'air de vouloir l'aider, demanda au directeur de la prison:

- Camarade directeur! Avez-vous des preuves que le prisonnier n'est pas son mari?

Il riait évasivement:

- Cela n'est pas difficile! J'ai permis à cette dame de venir en prison pour observer comment tous les deux se comportent. Il est facile de savoir s'ils sont bien mari et femme ou non. En effet, depuis de deux mois, il n'a pas touché à la femme qu'il a déclarée être son épouse.

ThuVan dit:

- Vous vous trompez, Monsieur! Si mon mari ne m'a pas... touchée, comment puis-je être enceinte?

Puis se tournant vers la doctoresse Hue:

- Ayez, Madame, la gentillesse de m'examiner et vous verrez que tout ce que j'ai avancé est la vérité et que c'est bien mon mari qui est en détention ici. Mieux encore, Monsieur le directeur m'a promis que si, dans un délai de trois mois, nous avons ensemble un enfant il nous rendrait la liberté. Je suis, en ce moment, enceinte de deux mois.

La doctoresse demanda au directeur:

- Vous avez, camarade, promis cela à cette dame?

Evidemment il n'osa pas nier, d'autant plus que ThuVan avait en main sa promesse écrite. Il fit signe de la tête.

La doctoresse proposa:

- Si c'est cela, examinons-la!

L'homme en blanc dans la chambre se mêlait à la conversation:

- Ici nous n'avons pas de gynécologue-obstétricienne. Peut-être que Madame...

Effrayé il s'arrêta net, car l'infirmière l'avait foudroyé du regard. Et cette dernière dit:

- Oui, plus tard, je l'examinerai.

ThuVan ne comprenait pas pourquoi le docteur avait l'air de craindre l'infirmière? Cependant la doctoresse Hue le comprenait bien et fit semblant de se tourner vers le directeur:

- Qu'en pensez-vous, camarade directeur? Avez-vous besoin que je vous donne un coup de main?

- Oui, bien sûr! Si vous avez le temps, camarade ministre, veuillez m'aider dans cette affaire.

Ayant de l'instruction, le directeur savait évidemment que la doctoresse Hue, gynécologue obstétricienne, était tout à fait qualifiée pour cet examen fœtal.

- Ce ne sera pas long, dit la doctoresse en riant. Allez, camarade, dans votre bureau. Quand j'aurai fini mon examen, je vous rejoindrai et vous ferai part du résultat.

Après un interrogatoire sur le cycle de ses règles auquel ThuVan répondit très clairement, la doctoresse pratiqua son examen gynécologique.

- Vous avez raison! Vous êtes, en effet, enceinte de deux mois environ. Toutefois nous avons besoin de faire un examen des urines.

ThuVan était visiblement heureuse. La Doctoresse Hue s'adressa à l'infirmière:

- Vous serez bien gentille de donner à cette dame un petit flacon pour le prélèvement des urines de demain matin. Si vous avez besoin j'enverrai quelqu'un pour vous aider.

L'homme en blanc dit à l'infirmière:

- Si vous permettez, je pourrai m'occuper de cela.

L'infirmière donna son assentiment de la tête. ThuVan comprenait maintenant que l'homme en blanc était un médecin prisonnier que le directeur avait affecté là et placé sous l'autorité de l'infirmière, une femme cadre.

La doctoresse Hue était Vice-ministre de la santé. Cependant elle n'avait aucun pouvoir. De temps à autre elle faisait des visites hygiène dans les hôpitaux et dans les prisons. Elle n'avait aucune autorité sur les détenus.

Avant de se rendre au bureau du directeur de prison, elle fit ses adieux à ThuVan:

- Soyez rassurée. Si demain l'examen des urines est positif, on vous rendra la liberté. Donc n'oubliez pas de prélever vos urines demain de bonne heure avant de manger.

D'un ton ému ThuVan dit:

- Oui, Madame! Je n'oublierai pas vos recommandations. J'ai une chance inouïe de vous rencontrer aujourd'hui. Je vous remercie infiniment.

Et toutes les deux s'en allèrent.

ThuVan regagna sa cellule transportée de bonheur et accablée de peine.

Oui! Elle était heureuse parce qu'elle et DuyQuang étaient sur le point de quitter cette prison.

Cependant elle se sentait malheureuse parce qu'elle savait maintenant qu'elle avait conçu un enfant avec le soldat gardien.

* *

La voiture cellulaire déposa ThuVan et DuyQuang sur une route déserte.

Ils savaient maintenant qu'ils étaient vivants. Et leurs larmes apparaissaient, cette fois-ci, des larmes de joie.

DuyQuang, très éprouvé, très affaibli, s'allongea sur le bord du chemin, les plantes des pieds ulcérées et enflées. Il lui était impossible de marcher.

ThuVan ouvrit sa valise, sortit une robe qu'elle déchira en plusieurs morceaux pour panser les deux pieds de DuyQuang.

Cette route est très peu fréquentée, disait-elle. Ce n'est pas possible de trouver une voiture. Vous resterez là, mon père, pendant que je vais en chercher une.

- Va vite, ma chérie! Ne me fais pas attendre.

Pendant quatre mois torturé, terrorisé, DuyQuang était devenu anxieux et faible, tant au point de vue physique qu'au point de vue moral.

Sachant qu'il avait peur d'être repris par les communistes, ThuVan tranquillisa:

- Soyez rassuré, mon père! Je ne serai pas absente longtemps.

Elle partit en courant. Après avoir parcouru une longue distance, elle trouva un cyclo-pousse. Installée sur le cyclo elle ne put indiquer l'endroit où se trouvait DuyQuang qu'après avoir repris son souffle.

Il était, à ce moment-là, tard dans l'après-midi. Le soleil en s'enfuyant vers l'Ouest laissait ses rayons attardés incendier l'horizon qui prenait une féérique teinte pourpre.

De taille mince, d'une figure intelligente, le conducteur du cyclo-pouce semblait n'être pas du métier. Sa voiture avançait péniblement, lentement.

ThuVan, pour l'alléger, la suivit à pied, laissant sur le cyclo DuyQuang et la valise.

Le directeur de prison, en signant leur élargissement, n'avait pas oublié de lui restituer sa valise et ses vêtements qu'il avait fait prendre chez elle par les soldats.

D'un air grave, il dit à DuyQuang, comme l'avertir:

- Vous avez une femme et vous allez avoir un enfant. Je vous conseille désormais de rester à la maison avec eux. Ne me laissez pas vous revoir ici.

DuyQuang ne savait pas comment ThuVan avait mené le directeur en bateau. Mais il se rappelait ses recommandations. Aussi avait-il répondu:

- C'est entendu.

Le directeur ne dit rien à ThuVan, son regard était plein de regrets.

N'ayant pas pu la conquérir, il avait perdu. Cependant il était fier, sur le plan politique, d'être le vainqueur. Parce que même s'il n'avait pas tué DuyQuang, il avait éliminé Nguyen DuyQuang de la société religieuse.

«- Un prêtre, se disait-il, qui a des enfants n'a plus la confiance de ses fidèles».

Il savait cela. Par conséquent, bien qu'il eût perdu, il se sentait plutôt heureux qu'attristé.

ThuVan, au contraire, était victorieuse pour se préparer à la mort. Elle était une gagnante dont le cœur était déchiré.

Ce chemin où une personne était assise sur une voiture et une autre la suivait en courant semblait, sur cette route, interminable.

Ils arrivèrent, deux heures après, à destination. ThuVan aida le conducteur du cyclo-pousse à descendre DuyQuang et à l'appuyer contre la porte d'entrée chez elle.

Après avoir réglé sa course, elle se tourna vers la maison. Soudain, elle pâlit:

- La maison est occupée! cria-t-elle. O ciel! Qui habite chez moi?

Un jeune garçon de quatorze à quinze ans, debout le dos appuyé contre le chambranle de la porte de la maison sursauta à sa forte voix, il accourut grommelant:

- Qui cherchez-vous? Pourquoi criez-vous chez moi?

Ne pouvant plus se tenir debout, DuyQuang se laissa glisser à terre.

D'une voix tremblante ThuVan demanda:

- Excusez-moi! Je voudrais savoir qui est le propriétaire...

- C'est mon père, commissaire de police du 2^{ème} arrondissement. Voulez-vous le voir?

- Non! Non! Je m'excuse! Je me suis trompée de maison.

L'adolescent, voyant, tout à coup, DuyQuang vêtu en haillons, sale, couvert de blessures, les deux pieds bandés comme un lépreux, haussa les épaules:

- Cet homme est épouvantable! Vous devez l'emmener vite ailleurs. Si mon père le voit, il le fera transporter au poste de police, sûrement.

Affolée, ThuVan répondit:

- Oui, nous partons tout de suite.

Elle se baissa pour relever DuyQuang. Il s'efforça de marcher. Après quelques pas, il s'effondra. ThuVan, douloureusement lui dit:

- Mon père, vous êtes digne de pitié! Oh, si je pouvais vous porter sur mon dos!

Elle regarda à l'entour...

Le conducteur du cyclo de tout à l'heure était déjà très loin. À cette heure du dîner la rue devenait déserte, et le garçon les regarda toujours fixement.

Inquiète, ThuVan exhorta DuyQuang:

- O mon père, essayons de nous éloigner d'ici. Puis vous vous reposez en attendant que je trouve une voiture pour nous en aller vers un autre endroit.

- Pour aller où? demanda-t-il.

- Aller où? répéta ThuVan.

Elle ne le savait pas elle-même, où aller? Sa maison est là, mais on la lui a confisquée. Ses dernières ressources appartenaient au Parti!

Elle ne regrettait nullement sa maison puisqu'elle n'avait plus besoin de vivre. Mais elle était mécontente de n'avoir, provisoirement, aucun refuge pour s'abriter et soigner ses blessures. Attristée, elle lui répondit:

- Mon père! Je ne sais pas où je peux vous emmener. Cependant coûte que coûte il nous faut nous éloigner de ce lieu.

Il passa son bras autour de ses épaules et se déplaça pas à pas. Le sang, suintant de la plante des pieds traversait les pansements que ThuVan lui avait faits avec sa robe.

S'efforçant d'endurer ses souffrances qui lui arrachaient sueurs et larmes il ne put avancer que de quinze mètres.

Désespéré, DuyQuang dit:

- O ma chérie! Je ne peux pas faire un pas de plus. Abandonne-moi. Laisse-moi mourir ici.

Il s'assit à plat sur l'herbe.

Suffoquée d'émotion elle tomba à genoux devant lui:

- Non, mon père! Vous devez vivre! Vous ne pouvez pas mourir car toute la peine que je me suis donnée pour vous sortir de prison ne doit pas être vaine. Vous avez encore votre mission à remplir auprès de vos fidèles et à poursuivre votre noble mission.

- Je sens que je suis complètement épuisé. Je dois sûrement me résigner à abandonner la partie cette nuit. ThuVan, ma chérie! Avant de mourir je désire te remercier de tout le mal que tu t'es donné pour t'occuper de moi durant mes mois de détention et je veux aussi connaître la vérité, la vraie raison, pour laquelle le directeur de la prison nous a rendu la liberté?

ThuVan ne répondit pas.

DuyQuang demanda:

- Est-ce que tu lui as menti quand tu lui as dit avoir conçu avec moi? Est-ce que cela était la condition qu'il t'a imposée?

Elle fit signe de la tête.

Il poursuivit:

- Il n'est pas possible qu'un homme comme lui croit facilement à ce que tu lui dis sans preuves. Alors, qu'est-ce que tu as fait?

ThuVan n'osa pas le regarder. Elle baissa la tête.

Voyant qu'elle ne voulait pas avouer, DuyQuang dit aussitôt:

- Au nom du prêtre que je suis, je te prie instamment de me faire savoir tout ce que tu as fait et dit. Tu ne dois rien me cacher si tu as encore du respect pour moi.

ThuVan leva son visage, les yeux inondés de larmes:

- Mon père! Depuis toujours je vous aime et vous respecte. C'est pour cette raison que j'ai fait tout ce qu'il a exigé...

- Qu'est-ce que cela veut dire?

- Cela veut dire que je suis vraiment enceinte.

- Ce n'est pas possible! Je...

Il semblait très effrayé. ThuVan secoua la tête:

- Naturellement je ne pouvais pas avoir d'enfant avec vous. Alors, j'ai eu recours... au soldat gardien de la cave...

Elle lui raconta tout ce qui s'était passé pendant les trois mois d'emprisonnement et lui révéla qu'elle se proposait de mettre fin à ses jours, une fois qu'elle l'aurait sorti de prison.

Elle ajouta:

- J'ai agi ainsi parce que je désire que vous viviez, aussi je vous demande, mon père, d'être courageux pour lutter contre les souffrances corporelles en vue de continuer de vivre votre noble vie de prêtre.

DuyQuang était loin d'imaginer tout ce que ThuVan avait fait pour lui. Il pouvait mesurer les extrêmes souffrances qu'elle avait endurées en se donnant au gardien dans la cave et la honte l'oppressait:

«J'ai, depuis toujours, imaginé qu'en endossant la soutane je deviendrais un autre homme. Cependant je n'ai, en

réalité, que l'apparence d'un religieux sans avoir le cœur noble comme elle. Je n'ai pas son infinie vertu du sacrifice!

«Le principe fondamental de tout amour est le sacrifice. Sans l'esprit du sacrifice l'amour perd toute sa valeur!

«Autrefois Jésus Christ aime le genre humain jusqu'à se sacrifier en mourant sur la croix. Ce sacrifice est le témoignage de son immense amour pour l'humanité.

«Il y a plus de quinze ans que je l'aime. Cependant je n'ai pas osé sacrifier ma vie pour elle, pendant qu'elle risquait sa vie dans la prison et donnait son corps au gardien pour sauver la mienne.

Des reproches s'élevaient du fond de son cœur:

«O DuyQuang! Tu es un homme à la fois égoïste et lâche! Dans la prison tu n'as pas osé déclarer que tu es un religieux. Tu as eu peur d'être tué. Tant pis pour elle, n'est-ce pas, si elle a dû vivre comme une prisonnière à cause de toi?

«Et parce que tu as aussi peur d'être torturé par le remords, tu considères que ta vie est plus précieuse que celle des autres. Devant elle, tu te crois toujours quelqu'un de plus haut, de plus noble et de plus respectable.

«Oh! C'est vraiment risible! Comme tu es ridicule!

Misérablement honteux, DuyQuang éclata en sanglots:

- Pardonne-moi, ThuVan! Pardonne-moi! Dix ans de noviciat, dix-huit ans de prêtrise, je ne suis pas, toutefois, arrivé à comprendre clairement l'enseignement de Jésus Christ: «L'amour et le sacrifice». Autrefois Jésus ne s'est pas vêtu comme les prêtres israélites. Jésus se présenta sur terre comme un être ordinaire. Cependant grâce à la noblesse de son cœur, à son amour de la justice, des pauvres, des malheureux; à sa protection des faibles; à son soutien aux méprisés et à son

sacrifice suprême pour le genre humain, il est vénérable sur le trône comme l'Être Suprême de l'humanité toute entière.

Donc suivre une religion c'est avoir la noblesse du cœur, vivre pour les autres, se sacrifier pour les autres. C'est justement cela que tu as fait pour moi. Tu es bien supérieure... Tu...

ThuVan était sur le point de lui couper la parole. Cependant il poursuivit aussitôt:

- Je te prie, ma chérie, de me laisser me confesser. Je suis grandement coupable de t'aimer et de t'avoir abandonnée toute seule pendant les longues années. Les pasteurs protestants ont tous femme et enfants, mais ils peuvent offrir leur vie à Dieu. Depuis lors, je n'osais pas vivre pour l'amour, pour toi, non à cause de Dieu, mais à cause de moi. Car je pensais: «Avec la vie noble du prêtre je jouis de la considération du monde. Je sers la religion, les fidèles, j'aurai l'honneur de m'asseoir tout près de Dieu au paradis quand je mourrai». C'était du pur égoïsme et non de la vocation. C'est pour cela que je ne suis plus digne de porter la soutane comme je ne suis pas également digne d'accepter ton amour. Mais je ne peux non plus mourir. Je dois vivre pour racheter ma faute auprès de toi. Serais-tu disposée à me donner l'occasion de me faire pardonner?

ThuVan lui répondit, émue:

- Je t'aime, DuyQuang! Tu n'as commis aucune faute envers moi.

- Est-ce à dire que tu consens à me laisser vivre avec toi?

- Oui! Oui!

- M'accordes-tu la faveur d'être ton mari?

- Oui! Oui!

- Merci, chérie!

Elle se précipita vers lui dont les bras s'ouvrirent pour l'étreinte sur son cœur.

Avec ardeur, il dit:

- Ma chérie! Dorénavant je vivrai pour toi, pour notre amour.

- Et pour Dieu également!

- Oui! Avec une femme qui a une belle âme comme toi, je pourrai entreprendre tout ce qui peut être utile à la religion, à la société et à la patrie.

L'amour et la volonté de vivre se ravivaient en lui, DuyQuang semblait ne plus souffrir. Il se releva en s'appuyant sur elle et dit:

- Partons, chérie! Nous allons trouver un endroit pour passer provisoirement cette nuit. Demain nous achèterons des médicaments, mes blessures me feront moins mal, nous quitterons cette ville. Je crois fermement que notre amour et notre volonté réunis constituent une force qui nous aidera à nous opposer à toutes les oppressions des cruels athées.

Il enveloppa ses épaules de son bras. Et de front, tous deux, s'en allèrent...

Le jour tirait à la fin.

Leur vie conjugale commençait...

*

* *

Huỳnh Dung

Cette histoire ne comporte pas de chapitre terminal. Ses personnages vivent toujours dans ce drôle de paradis où ils sont confrontés quotidiennement aux malheurs et à tous les risques.

Mme Huỳnh Dung Ruhier
Berne/Suisse 1989

PS: lire pages suite : quelques remarques après 34 ans...

* * *